



# LE JOUR

INDÉPENDANT POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Aussi longtemps  
que les choses iront  
systématiquement  
mal, je continuerai  
systématiquement  
à dire qu'elles ne  
vont pas bien —

Henri ROCHEFORT

Directeur-Fondateur: Jean-Charles Harvey

Administration et rédaction, 180 est, rue Sainte-Catherine (suite 44), Montréal  
Case postale 20, Station "N" — Tél. \*PLateau 8471

Rédacteur en chef: Emile-Charles Hamel

## UN ABCÈS GRÈVE À C. B. C.

### QUI VA BÂTIR?

Le 1er mai n'est plus le jour pittoresque que nous avons connu avant la guerre. C'était alors, dans toutes les rues de la ville, une procession de camions remplis de meubles, de matelas, d'ustensiles et de guenilles. Les pianos se promenaient d'un quartier à l'autre et d'un étage à l'autre. Les ménagères affairées, énervées, suantes, s'engueulaient avec les déménageurs. C'était le beau temps où il y avait pléthore de logements.

La guerre, avec ses restrictions et ses mesures de priorité sur les matériaux a durement frappé l'industrie du bâtiment. On n'a pu construire qu'un très petit nombre de maisons et d'appartements. Les usines de guerre s'étant agrandies ou multipliées, la population des campagnes et des centres ruraux a afflué vers la cité. D'où un encombrement sans précédent. A l'heure actuelle, des milliers de familles et de particuliers sont mal logés ou ignorent où ils habiteront demain. Pour un bon nombre, le seul espace disponible est la rue ou le jardin public. C'est la crise du logement.

On abordait récemment ce problème urgent à l'assemblée législative de Québec. Quelques politiciens, méconnaissant les nécessités militaires, ont voulu se faire du capital électoral en rejetant la responsabilité sur le gouvernement du Canada. Mais il est indéniable que la population civile ne saurait demeurer longtemps dans un si grave embarras.

L'autorité fédérale a cru encourager efficacement la petite propriété en instituant une organisation de prêts à bas intérêt, dont le capital est remboursable par versements faciles avec échéance à long terme. C'est là une initiative louable. Combien de citoyens profiteront de ce secours de l'Etat? Ce n'est pas tout d'avoir de l'argent pour bâtir. Le taux de l'intérêt importe moins, à notre sens, que le coût des travaux et l'excès des taxes sur l'immeuble.

Au prix que l'on paie actuellement la main d'œuvre dans nos villes et même à la campagne, le petit capital prêt avec l'aide du gouvernement ne suffira jamais. L'autre jour, un propriétaire de Montréal, voulant réparer sa maison, engagea à cet effet quelques grands garçons — ils fréquentaient encore l'école — qu'il s'offrit de payer 40 et 50 cents l'heure. Ils acceptèrent avec joie et se mirent au travail avec entrain. Tout le monde était content lorsqu'un représentant de l'Union ouvrière survint et déclara que les garçons, travaillant un jour férié, devaient recevoir, en vertu du règlement syndical, le salaire régulier plus "temps double", soit \$1.90 l'heure. En outre, ajouta-t-il, comme ces ouvriers n'ont ni leur carte de l'union ni leur certificat de compétence, il n'est pas permis de les laisser travailler. On imagine l'ébahissement du pauvre proprio.

J'approuve les ouvriers unis d'améliorer leur condition de travail et de salaire, mais aussi je m'ingénie à découvrir quels sont ceux des petits épargnants qui, dans des conditions pareilles, seront en mesure de profiter du système de prêts d'Etat. Je ne critique personne: je pose une question et cherche une solution.

Un certain nombre de petits capitalistes bâtissent des maisons avec l'idée de les louer. A quel prix? En dépit du plafonnement imposé par la Commission des Prix et du Commerce, je sais des cas où des logements, qui ne devaient se louer normalement que trente-cinq à quarante dollars, rapportent aujourd'hui plus de \$70 par mois, et, le plus souvent, ceux qui paient cette somme n'en ont pas les moyens. On sait pourquoi. Il semble que seuls quelques exploités du public se tireront d'affaire. Et les autres?

Les autres, ce sont des gens de revenus moindres, c'est-à-dire, ceux-là mêmes que l'on voudrait faire propriétaires. Ils ne

Suite à la page 2 Jean-Charles HARVEY

### Sur les Canadiens d'origine juive

Je publiais, la semaine dernière, sous le titre "Peuples élus et groupes maudits", un long article contre l'antisémitisme et le racisme. Je ne saurais dénoncer avec trop d'énergie les abominables persécutions contre les Juifs, et je trouve qu'il faut une dose considérable de sottise pour imaginer que les descendants d'Israël forment une humanité à part.

Pour avoir exprimé ces vérités élémentaires, certains énergumènes, qui voient du Juif dans tous les malheurs du monde, m'ont adressé de sévères reproches.

Malheureusement aussi, des Canadiens d'origine sémitique, qui ne tiennent pas assez compte du combat que je livre contre le racisme depuis bientôt huit ans et qui n'ont pas même lu comme il le fallait mon article de la semaine dernière, que je faisais par dévouement pour la justice, me reprochent sévèrement d'avoir indiqué, dans une note, à la fin, certains défauts attribuables, je crois, à une minorité.

Je déclarais entre autres qu'ils ont contribué à fortifier le racisme en se croyant le peuple élu de Dieu, qu'ils sont en partie responsables d'une sorte de sémitisme international, que plusieurs d'entre eux ne semblent pas connaître assez l'étiquette commerciale et enfin que des groupes ont conservé un esprit grégaire.

Cette note, je l'avoue, demandait des explications. C'est ce qui a provoqué le désappointement de plusieurs. Je m'empresse donc de dire que jamais je ne considère les Canadiens d'origine juive en fonction de la race. Pour moi, il y a des gens de couleur, des noirs, des jaunes et des blancs: il n'y a qu'une seule race, et c'est la race humaine. Lorsque j'indique certains défauts des sémites — comme je le fais d'ailleurs pour les Laurentiens, les Anglais et autres — je n'entends nullement comprendre les Juifs. Il s'agit de petites minorités qui, par leur attitude, ont pu nuire à la réputation d'une majorité. Il y a des années que je critique les travers d'une minorité canadienne-française. Pourquoi n'agiraient-ils pas de la même façon pour les autres groupes?

Il serait trop long ici d'entrer dans des considérations qui nous mèneraient trop loin. Espérons que l'occasion nous sera donnée de revenir sur le sujet.

J'ajoute cependant que les Canadiens d'origine juive constituent, dans l'ensemble, un élément d'activité, d'intelligence et de progrès dans notre jeune nation. Je m'honore de l'amitié d'un grand nombre d'entre eux et je n'ignore nullement qu'ils ont fourni à la civilisation moderne des hommes et des femmes remarquables dans tous les domaines.

J.-Ch. H.

Des racketteurs qui exploitaient les artistes à raison de 10 pour cent ou qui gardaient la part du lion dans les émissions commerciales, sont pris la main dans le sac. M. Augustin Frigon exige des démissions.

### UN DOCUMENT ACCABLANT

Ceci n'est pas une attaque contre Radio-Canada, rassurez-vous. Au cours de la première année de guerre, pour des raisons idéologiques qui avaient leur importance — les événements le démontrèrent dans la suite —, nous avons blâmé fréquemment la direction de nos réseaux d'Etat de n'avoir pas su organiser à temps une campagne d'information et d'éducation pour un pauvre peuple qui allait être livré sans défense aux saboteurs de l'effort de guerre et de l'unité nationale; mais nous n'avons pas douté un seul instant de l'honnêteté et de la compétence de l'administrateur, M. Augustin Frigon. Après l'avoir un peu mieux connu, nous avons regretté certains mots trop vifs, trop durs, que l'on avait écrit ici contre lui. Il est un gentilhomme. C'est pourquoi il a dû être dégoûté autant que nous le sommes des petites saletés commises par certains personnages de son entourage.

Il s'agit, en l'espèce, de sous-ordres qui, depuis des années, exploitent les producteurs radiophoniques en acceptant ou exigeant d'eux des ristournes ou bien se faisant payer, en leur qualité d'intermédiaires, la part du lion. Samedi dernier, le hasard mettait sous mes yeux un document accablant pour ces messieurs. J'espère me procurer ce texte un jour, pour en délecter nos lecteurs. Ce document me révélait:

1—Que, sur une émission commerciale, un monsieur déjà pourvu d'un gros salaire, recevait dix pour cent de l'auteur;

2—Que, sur une émission de guerre, celle de la R.C.A.F., il demanda encore dix pour cent — c'était l'argent du peuple;

3—Que le racketteur, qui jusque-là avait pris des précautions infinies pour ne pas laisser de preuve, a été pris en flagrant délit et a contre lui des témoins oculaires;

4—Qu'un autre monsieur, simple intermédiaire, qui se faisait passer pour l'auteur d'un sketch composé par un confrère bien connu, a fait en quatre ans, sur ce seul programme, la somme d'environ \$40,000, alors que les artistes étaient médiocrement payés et que certain salaire était même diminué.

Ces faits sont prouvés. Une foule

d'autres du même genre seront révélés en temps et lieu.

Je vous laisse le soin de deviner les noms. Environ 400 artistes et travailleurs de la radio le savent déjà. M. Augustin Frigon, nous dit-on, est bien décidé à sévir. Peut-être en aura-t-on entendu parler au moment où paraîtront ces lignes. Chose certaine, c'est une grande joie chez nombre d'auteurs et producteurs, qui, depuis longtemps, se voyaient exploités sans jamais pouvoir fournir des preuves tangibles. Les auteurs qui ne connaissent pas le truc ne pouvaient pas obtenir un programme commercial.

Il y a vingt ans que des racketteurs de ce genre existent à Montréal. Une foule de gens en parlaient. Fatalement, l'abcès devait crever. Et cette fois, il l'est bel et bien.

Un nettoyage énergique s'impose donc de ce côté. Plus on agira avec fermeté, plus le public en sera reconnaissant à qui de droit. On ne doit pas craindre de livrer l'affaire à la publicité.

Nous parlera-t-on de l'histoire de la "Métairie Rancourt" vendue à la Commission des Prix et du Commerce en temps de guerre?

Nous parlera-t-on de ces chèques de \$50.00 à certain employé qui n'y avait aucun droit?

Nous parlera-t-on des incidents nombreux et parfois amusants que provoqua, au cours des années dernières, la cupidité de certains racketteurs?

Est-ce que le Guild des Musiciens se soulagera enfin de l'amertume accumulée dans son sein pour la même cause?

Est-ce que l'Union des artistes dramatiques, le Guild des réalisateurs et l'Association des employés de la Radio n'auront pas enfin la joie de voir leur cauchemar se dissiper?

Ça fait des années que ça dure!

En terminant, nous tenons à préciser: il ne s'agit nullement, ici, des programmes dits "sustaining" ou programmes du poste. Pour ceux-là, il n'y a aucun sujet de plainte.

Paul RIVERIN

## ROOSEVELT

Quand l'histoire s'écrira, on dira que les figures dominantes de la guerre actuelle furent Roosevelt, Churchill, Staline et probablement le général de Gaulle. L'un de ces quatre hommes, sur qui repose le sort du monde, vient de mourir, et il semble qu'il ait été le plus universel, le plus généreux, le plus noble et le plus sensible d'entre eux. Il était le chef incontesté et le guide éclairé de la nation la plus puissante de la terre, et il était digne de l'être. Sur lui ont porté, pendant le plus formidable cataclysme de l'histoire, les responsabilités les plus lourdes et les décisions les plus graves, et il n'a jamais failli à la tâche. Il appartenait à l'humanité. C'est pourquoi sa mort a consterné chacun de nous, comme s'il avait été l'un des membres de notre propre famille. Peu d'hommes auront laissé une trace aussi profonde, non seulement dans les annales du monde, mais dans le cœur de chacun.

Quand, à la fin de l'été 1939, tout compromis devint impossible avec Hitler, qui portait un défi à la civilisation et à la liberté humaines, tous les regards se tournèrent vers les Etats-Unis. On savait que, contre un ennemi aussi puissamment préparé que l'Allemagne, la partie serait plus que dure. La Russie ne marchant pas, pour l'heure, on se demandait ce que deviendraient les nations démocratiques sans la première des démocraties. Un courant d'isolement traversait la nation américaine. La propagande nazie, active depuis des années, avait fait son oeuvre. Et il fallait compter avec ces vieux éléments d'égoïsme et d'imprévoyance, qui, après la première guerre mondiale, avaient remis la signature du président Wilson, auteur principal du traité de Versailles et inspirateur de l'idée généreuse de la Société des Nations. Au milieu de ces agents d'isolement, un homme voyait plus haut et plus loin, un homme alliait le patriotisme le plus pur au sens des intérêts universels et humains. C'était Roosevelt. Dès la première heure, au cours d'un de ces "fire side chats" qu'il livrait avec tant de clarté, de bon sens et de sincérité, il exprima que la sympathie agissante de toute la nation était du côté de la liberté et il mit les

ressources des Etats-Unis à la disposition des Alliés. En juin 1940, lors de la chute de la France, la détresse des démocraties était à son comble. Roosevelt ne pouvait encore plonger son pays dans la guerre: l'opinion n'était pas prête. Mais il accrut jusqu'à l'extrême limite l'aide matérielle à nos peuples combattants. Un peu plus tard, il ordonna aux navires américains de tirer sur les sous-marins allemands. C'était le premier pas vers l'entrée dans le conflit. Tout le monde savait dès lors que les Etats-Unis combattraient fatalement avec nous dans un avenir rapproché. Puis les événements se précipitèrent. Le coup de foudre de Pearl Harbor éclata. La flotte américaine était en partie détruite. Roosevelt accepta le défi. Son pays avait deux guerres sur les bras: celle de l'Europe et celle de l'Asie. Il présida à l'organisation de ces deux fronts. Son calme, son courage et son intelligence vinrent à bout de tout.

Un grand nombre d'Américains avaient l'impression que le premier ennemi à abattre était le Japon. Celui-ci était à nos portes. Roosevelt savait mieux. Dès le début, il déclara que l'ennemi le plus redoutable était sur le front européen et ce n'était celui-là d'abord qu'il fallait abattre. Il ne fut probablement pas seul à prendre une telle décision, mais le seul fait qu'il ait si vite compris la situation indiquait, chez lui, une sorte de vision géniale, qui ne se laissait obscurcir par aucune des appréhensions troublantes et dramatiques de l'heure. Puis ce furent l'innombrable armada de la Méditerranée, le débarquement en Tunisie et en Algérie, la conquête de l'Afrique, la conférence de Casablanca avec Churchill et le général de Gaulle, la fameuse proclamation "reddition sans condition", la conférence de Téhéran, la campagne d'Italie, le débarquement en Normandie, la libération de la France et des Pays-Bas, la conférence de Yalta avec Churchill et Staline, l'organisation des assises internationales de San Francisco, et enfin, la mort au sommet de la gloire, face aux scènes d'horreur finale, où ses yeux

(Suite à la page 8) J.-Ch. H.

### IL FAUT PUNIR!

Au moment où nos armées remportent sur l'Allemagne nazie la victoire décisive qui scelle le sort de la guerre d'Europe, trop d'entre nous ne souhaitent plus que voir se terminer au plus tôt le conflit et se désintéressent complètement de toutes les questions qui ont trait au châtiement des criminels de guerre, à la punition de l'Allemagne.

La grande faiblesse des nations démocratiques, et qui en a fait en trop de cas de faciles victimes pour les puissances de proie comme l'Allemagne nazie et le Japon militariste, c'est leur indulgence poussée à l'excès. Aux moments d'épreuve, aux heures critiques, les nations démocratiques durcissent leur cœur, tendent toutes leurs énergies vers la victoire. Mais, aussitôt cette victoire obtenue, elles s'abandonnent à une détente prématurée et se laissent facilement fléchir par les supplications de l'ennemi désarmé.

Au cours de la première grande guerre, un grand nombre de crimes de guerre avaient été commis, en violation des "lois et usages de la guerre". Cependant, cette guerre, pour cruelle qu'elle fût, n'était pas une guerre totale comme celle-ci. Les puissances centrales agirent avec une extrême dureté; mais elles n'avaient pas érigé le gangstérisme en système politique comme l'Allemagne nazie. Le problème qui se présentait à la fin de l'autre guerre était donc plus simple que celui en présence duquel nous nous trouvons aujourd'hui.

Les Alliés de 1914-1918 s'étaient engagés à punir les crimes commis durant la première grande guerre, dans une déclaration faite en 1918, à l'effet que la punition des crimes de guerre "est inséparable de l'établissement du règne de la loi parmi les nations, qui est l'objet de la paix à édifier".

Et ils inclurent dans le Traité de Paix les fameux Articles 227-230, à cette fin.

Mais la mise en vigueur de cette déclaration solennelle prit un tour assez inattendu. Les Alliés établirent une liste de 3,000 criminels de guerre allemands, liste très modeste, si l'on considère le nombre des criminels et leurs crimes. Mais, à la demande de l'Allemagne, et pour aider la réconciliation d'après-guerre, les Alliés réduisirent leur liste à 1,500 noms. Mais c'était encore trop pour les Allemands. Ils négocièrent, discutèrent, et obtinrent en fin de compte que le nombre des criminels fût réduit encore à 900.

Malheureusement, ce ne devait pas être là la seule concession consentie par les Alliés à l'Allemagne. La pire concession fut la suivante: selon le Traité de Paix, la tâche de juger les criminels de guerre allemands incombait aux Cours alliées, y compris la Cour criminelle interalliée. L'Allemagne, qui avait d'abord accepté, protesta plus tard contre cette clause, sous prétexte qu'elle l'humiliait dans son sentiment de souveraineté nationale. Les Alliés acceptèrent une première révision du Traité de Paix. Les criminels de guerre furent traduits devant la Cour suprême allemande de Leipzig. Comme résultat, de 900 criminels de guerre, pour la plupart de cruels meurtriers et des bourreaux sans merci, seulement 12 furent jugés et 6 d'entre eux seulement furent condamnés! Et encore, les sentences furent d'une absurde indulgence.

Tout cela fut fait au nom de la réconciliation d'après-guerre et afin, ainsi que le croyaient naïvement les hommes d'Etat alliés, de prévenir une deuxième grande guerre!

Cette fois-ci, les Nations Unies se trouvent en face d'une situation beaucoup plus grave encore que les Alliés au lendemain de la guerre de 1914-1918. Les crimes de guerre de ce dernier conflit étaient des violations des "lois et usages de la guerre", établis principalement à la Convention de La Haye, en 1907. Il n'était pas encore question, à cette époque, de guerre totale, et les signataires de cette Convention étaient des nations civilisées, non des états gangsters comme ceux de l'Axe aujourd'hui.

Cette fois-ci, nous avons à punir des crimes d'une autre nature. Non seulement des violations aux "lois et usages de la guerre", mais des crimes commis longtemps avant la déclaration de la guerre en 1939, dans le but de préparer ce conflit, et des crimes commis au cours de cette guerre, en application d'une politique délibérée d'esclavage et d'extermination, dont les effets se feront sentir longtemps après la fin des hostilités.

Suite à la page 8 Emile-Charles HAMEL

## RECONSTRUCTION

par Paul Phelps Morand

Dans New York les arbres mettent au vent leurs premières feuilles vertes dans Central Park. Et c'est un spectacle nostalgique, car il fait naturellement penser aux premières feuilles sur les arbres de Paris, les marronniers ou les platanes des boulevards ou du Bois. Les feuilles n'ont pas les mêmes couleurs qu'à New York; ce n'est pas une illusion d'exilé ou de ronchonneur, c'est un fait artistique. Les peintres, de quelques pays qu'ils viennent ou pour nés qu'ils soient ici, ne donnent pas les mêmes couleurs aux choses suivant qu'ils les voient en France ou ici. La lumière de Paris et celle de New York ne sont pas les mêmes. L'oeil non plus, au bout de quelque temps. La vue incessante des buildings inhumains, dressés comme d'impitoyables juges de la civilisation, semblent laisser subsister dans la rétine, ou plutôt dans le cerveau, quelque chose qui nous écarte pour quelques heures du sentiment de la beauté des choses. Nous restons sous l'influence de ces buildings même quand nous leur tournons le dos, et même quand nous les quittons pendant quelques heures. Et si nous partons dans la campagne, le premier drugstore où nous entrons boit un café, l'aspect de la première épicerie par chaîne, nous remettront dans l'atmosphère inesthétique où l'homme se sent périr d'autre chose que de faim.

Je dis cela sans irritation aucune contre des gens qui ont cru bien faire en simplifiant, et qui ont pensé que la beauté ne servait à rien dans la pratique. Je pense à cela parce qu'à l'heure où j'écris la merveilleuse vieille cité de Vienne est déjà à portée des canons de nos grands amis russes et que les immondes Nazis vont s'y défendre, forçant à détruire là où eux-mêmes n'ont pas déjà détruit. Je pense à Rotterdam, à l'autre bout de l'Europe, où de charmants Hollandais m'avaient reçu une fois avant la guerre avec leur large hospitalité, leurs grandes assiettes de viande froide qu'ils servaient dès le breakfast, et ces canards lents où l'eau qui dort reflète leurs maisons et leurs jardins entre deux

Suite à la page 8

# QUI VA BÂTIR?

— suite de la première page —

bâtiront point. Sans doute, les conditions de guerre sont la cause partielle de cet état de choses. La cause principale semble être le coût du travail et du matériel.

Il nous paraît illogique que le gouvernement prête notre argent, l'argent du contribuable, à bas intérêt, alors que des enfants d'école, dans leurs vacances, n'ont pas même le droit de prêter main forte à un citoyen à raison de 50 cents l'heure. Ces petits bonshommes doivent recevoir, de toute force, \$1.90 l'heure ou quitter le chantier. Avec ce système-là, le projet fédéral, pour multiplier le nombre des habitations modestes, ne peut être qu'une faillite.

Ne vous imaginez pas que l'après-guerre favorisera sensiblement, sous ce rapport, le petit épargnant. Outre que certains intéressés voudront maintenir les salaires au niveau actuel, les taxes sur l'immobilier ne diminueront pas, au contraire.

Supposons que vous deveniez le possesseur d'un humble cottage à Montréal. Outre l'intérêt du capital, il vous faut payer une taxe exorbitante, le chauffage, l'entretien et le reste. On a fait souvent le calcul. On en est venu à la conclusion qu'il en coûtait moins de vivre à louer que dans sa propre maison.

L'un des pires ennemis de la propriété, c'est la taxe sur les immeubles. A notre sens, le possesseur d'une maison d'habitation, qui ne rapporte rien, ne devrait plus être taxé comme tel. Vous me demanderez où la municipalité prendra désormais ses revenus. Des économistes nous répondront que l'administration municipale, soit par elle-même, soit par l'intermédiaire des provinces ou du fédéral, devrait remplacer l'impôt sur la petite propriété immobilière — la maison familiale — par une méthode simple et systématique d'impôt sur le revenu.

Des milliers de gens, qui bénéficient de tous les services municipaux au même titre que les propriétaires, ne paient à peu près rien à leur ville. Le fardeau retombe presque entièrement sur les citoyens qui ont eu le malheur d'être assez économes et prévoyants pour acquérir un lopin de terre et bâtir une maison? Est-ce juste? On voudrait décourager la propriété qu'on ne s'y prendrait pas autrement.

D'aucuns, posant en partisans du monopole d'Etat sur les biens mobiliers, expriment le désir de voir disparaître la propriété privée. "Ce sera comme en Russie", disent-ils. C'est là qu'ils se trompent. La Russie, en dépit de son socialisme avancé, permet à tous les membres des kolkhoz, ou fermes collectives, de posséder chacun leur maison et leur jardin. Dans les villes, pour aller au plus pressé, on a entassé des milliers de gens en des conciergeries où les familles étaient et sont encore entassées les unes sur les autres. Attendez. La Russie fait actuellement des projets d'habitations pour l'après-guerre. Dans la périphérie des villes, on construira un nombre considérable de cottages où des familles de citadins, à l'instar de nos paisibles petits bourgeois et ouvriers-épargnants, vivront hors des ennuyeuses promiscuités et oublieront, dans le calme, un cauchemar qui dure depuis plus de vingt ans.

On voit ici la preuve que les gens aiment à se sentir chez eux, en famille, et le plus on favorisera ce désir des civilisés, le plus on s'éloignera de la vie nomade et de l'esprit grégaire.

Jean-Charles HARVEY

# RECONSTRUCTION

— suite de la première page —

mâts de chaland. Je pense au village d'Oradour. Je pense aux villes de Pologne, et je me demande comment et par qui tout cela sera reconstruit. Reconstitués, villages et villes le seront, nous le savons, puisqu'il faut bien que les gens se logent et vivent. Mais qui reconstruira jamais Nijni-Novgorod tel qu'il fut? On ne peut pas demander l'impossible. Les architectes de l'ancienne Florence sont morts, et s'ils étaient vivants aujourd'hui peut-être feraient-ils autre chose que ce qu'ils firent jadis. Nous ne savons pas. L'humanité est comme un enfant coléreux qui a brûlé une maison, et regarde les ruines, et se demande comment elle fut. Il ne faut pas aujourd'hui laisser les gens sans demeure un jour de plus qu'il n'est possible, épuisés comme ils ont. Il ne faut pas non plus avoir à reconnaître dans quelques années qu'on a mal reconstruit, et que le nouveau monde est terriblement laid. Sinon laid, du moins médiocre, tellement médiocre qu'il nous oppresse nous-mêmes, et c'est comme si les oiseaux dans une forêt ne chantaient plus. Car il y a des maisons qui chantent au regard, et d'autres qui se renfroignent et n'ont rien à dire, comme sottes. Il y a des rues et des cités entières qui désolent l'âme, et ceux qui y habitent seront comme des enfants élevés dans une mauvaise école et qui jugeront mal et se tromperont à chaque coup sur les valeurs de la vie.

Il faudrait que l'Europe puisse se reconstruire très belle. Pas à l'américaine, bien sûr, mais chaque région dans son style même. Et c'est là la difficulté: dans son style même mais pas dans l'imitation, dans son style vivant, et sans oublier que, cela devant être fait tout d'un coup, on ne peut pas se permettre des ingénuités disparates qu'a permises le temps quand on disposait des siècles. Est-ce que je demande l'impossible? Non, je me contente de rêver, de dire ce qui devrait être, moi qui ne suis pas architecte. Je voudrais simplement inspirer le désir qu'on le réalise, demander qu'on pense, avant qu'il ne soit trop tard.

Paul Phelps MORAND

# MÉDECINS et MALADES IL FAUT PUNIR!

— suite de la première page —

Quelqu'un a dit: "médecin, guéris-toi toi-même". Je ne sais plus quel est le pince-sans-rire qui a lancé cette pierre dans le jardin d'Esculape, mais c'était sûrement un homme bien portant. Les gens en bonne santé sont souvent enclins à se méfier et à se moquer des médecins, mais les médecins sont bien vengés par les malades: ceux-ci en effet sont naturellement portés à vanter et à exagérer les mérites des premiers. C'est un fait remarquable, facile à vérifier, et intéressant à analyser. Vous connaissez des gens intelligents, avertis, qui, en santé, professent à l'égard de la médecine un scepticisme de bon aloi, et qui, une fois malades, se laissent influencer par des considérations pathologiques à dormir debout, et seraient prêts, pour se rétablir, à se plier aux extravagances de n'importe quel traitement. Vous direz, pour leur excuse, que leur faculté de discernement est amoindrie par la maladie, que leur jugement n'est plus aussi sûr qu'auparavant, en un mot, que leur lucidité est affectée. Peut-être, mais alors, trouvez une explication aux particularités suivantes. Ces malades sont encore souvent aptes à raisonner très bien sur les faits courants de leur existence. Ils pourront, dans bien des cas, vous donner, comme par le passé, des avis judicieux sur les choses qui touchent au domaine ordinaire de leur activité. Mais concernant le diagnostic, le pronostic et le traitement de leur propre maladie, ils tiennent des propos à faire sourire l'entourage. Dans l'analyse de leurs symptômes, ils parviennent, par une série de combinaisons plus ou moins chimériques, à mettre en doute un diagnostic qui s'impose à tout le monde, excepté à eux-mêmes. Vous objecterez que ces malades, n'étant pas médecins, ou n'étant peut-être même pas versés dans les sciences usuelles, leur erreur est bien compréhensible. Nous supposons alors que ces malades sont des médecins: ceci ne change rien à notre affaire. Les médecins malades, à de très rares exceptions près, se comportent comme des malades tout court. Ils réagissent devant la maladie comme vous et moi. Mais alors, direz-vous, qu'est-ce qui se détraque dans le psychisme du malade? Si tout va très bien, comme dans l'histoire de la Marquise, que s'est-il donc passé? Rien, une bêtise: un réflexe a été brusqué dans son fonctionnement! Mais il tombe que ce réflexe est un des grands instincts primordiaux de l'économie: l'instinct de conservation.

et normale de son réflexe. Ceux qui vous soutiendront le contraire sont des anormaux, des romanciers, ou tout simplement des farceurs. On peut évidemment, par de la discipline et de l'entraînement, enraier, dans un réflexe, la fraction de la réponse qui relève du système nerveux volontaire, mais on ne peut rien, en dépit de tous ses efforts, sur la fraction qui relève du système nerveux autonome. Certains individus pourront, devant la mort, continuer à sourire et à vaquer à leur vie, en apparence, comme si rien n'était. C'est ou bien que ces individus sont doués d'une puissance extraordinaire de volonté, ou bien que l'instinct de conservation s'est progressivement subordonné chez eux à d'autres instincts plus forts. Mais l'homme moyen, placé dans les conditions ordinaires de la vie, et qui se voit brusquement terrassé par la maladie, subit, du fait exclusif de la conscience qu'il prend de son état, un traumatisme, dont la portée physiologique et psychologique est souvent beaucoup plus importante qu'on a tendance à priori à se l'imaginer. Le médecin qui ignorerait ce traumatisme ou qui ne ferait rien pour en atténuer les effets, manquerait au premier et au plus essentiel de ses devoirs. Il montrerait par là qu'il ne comprend rien au rôle de la médecine, et probablement pas grand chose non plus, à la physiologie du malade.

Notre profession n'est pas, monsieur le Docteur, une création de la raison, mais la conséquence du développement de notre instinct de conservation. Il n'existe pas de société humaine ou quelconque qui ne fasse fonction de médecin. Quand on n'a pas le médecin qu'on voudrait, on va voir le guérisseur qu'on peut. Le malade qui désespère de conserver sa vie se moque des diplômes, pour la même raison que Danton, devant ses juges, se moquait de la sonnette du président. Or ce malade, en plus de ses lésions organiques, et de par ses lésions organiques, est, ne l'oubliez pas, blessé dans sa personne morale. Si vous croyez qu'il suffit, dans tous les cas, pour mettre fin à sa détresse, de l'effet magique de votre parchemin ou de votre renommée, c'est que vous êtes aveuglé par la routine et probablement aussi quelque peu par la vanité.

Avez-vous déjà songé au problème complexe que représente pour le malade le choix d'un médecin? Comment voulez-vous que ce malheureux soit en mesure de juger du sérieux et de l'étendue de vos connaissances médicales? Pour vous apprécier à votre juste valeur dans ce domaine, il faudrait qu'il fût plus savant que vous: ce dont vous seriez le premier vexé, ou ce dont, en tous cas, vous avez la réputation de vous accommoder très mal. N'ayant pas de critère personnel pour évaluer votre savoir, le malade devra s'en remettre à la renommée de votre savoir faire... à moins qu'il ne s'en remette purement et simplement à son propre instinct. Autrement dit, il a le choix entre son flair propre et celui du voisin. Vous voyez-vous vous-même pris dans ce dilemme? Si l'agissait du choix d'un courtier en valeur, d'un avocat ou d'un confesseur, passe encore! En mettant les choses au pire, le premier peut vous voler, le deuxième vous déshonorer et le troisième, vous ajourner, mais votre médecin, lui, à votre existence même, dans les mains: il peut vous la supprimer totalement et légalement. Vous riez... mais c'est sérieux.

La profession médicale fait depuis quelque temps une lutte serrée avec charlatans, et plus particulièrement à certaine forme patentée de charlatanisme. Les charlatans sont parfois des imbéciles, mais plus souvent des escrocs. Au lieu de les poursuivre pour "exercice illégal de la médecine" — ce qui, entre nous, n'est pas très flatteur pour cette noble profession! — on ferait mieux de leur reprocher purement et simplement leur escroquerie. Il n'y a rien comme d'appeler le cochon par son nom pour éclaircir une situation. Mais le plus cocasse de l'affaire, c'est ceci, et je vous le donne en cent. Pour mettre fin au problème des charlatans, les bonzes qui veillent de là-haut, aux destinées de la Faculté se disputent entre deux solutions. A) exterminer les charlatans, B) mettre le public en garde contre eux. Mais personne n'a pensé, dans toute cette affaire, à ce pauvre maudit qui traîne son angoisse de bureau en bureau, de dispensaire en dispensaire, et de charlatan en charlatan, à la recherche de quelqu'un qui "compréhende son cas". Son cas est pourtant bien facile à comprendre: il ne relève pas de la gastro-entérologie, de l'endocrinologie, de l'oto-rhino-laryngologie ou de l'orthopédie, mais d'une spécialité oubliée: la charité. C'est une vérité de La Palice que les gens vont chercher chez le charlatan ce qu'ils n'arrivent pas à trouver chez le médecin. Consultez, sur ce problème de psychologie, votre épicière du coin. Si cet épicière est un Canadien, il vous dira que le client est un type qui ne sait pas ce qu'il veut. Mais si c'est un Israélite qui a le sens des réalités, il vous dira: "The customer is always right." Et nous erudimini qui judicatis terram.

Paul HUBERT

Quand, avant et même après 1914, la France accusait l'Allemagne de terrorisme et de barbarie sans nom, dans le but d'affaiblir et de détruire systématiquement les nations rivales, on taxait les Français de partialité et l'on attribuait leurs accusations à la rancune suscitée par une longue rivalité et des guerres incessantes. Mais, aujourd'hui, l'Europe entière, le monde entier doit ouvrir les yeux.

J'aurais voulu, dans cet article, résumer les atrocités allemandes commises depuis l'avènement du nazisme. Je dois y renoncer. Cela n'est point possible. Seul un historien ayant longuement réuni toute la documentation nécessaire en sera peut-être capable, un jour lointain. Toutes les Nations Unies qui ont subi l'esclavage aux mains des nazis, et tous les anciens satellites du Reich, qui lui font aujourd'hui la guerre, ont publié d'accablants dossiers contre l'Allemagne d'Hitler. Et encore, ces dossiers demeurent incomplets, et ce n'est qu'après l'écrasement définitif de l'hydre nazie que l'on pourra mesurer toute l'étendue de ses crimes. En Allemagne même, avant la guerre, les nazis se sont rendus coupables d'horreurs sans nom contre les juifs et les Allemands antinazis. L'extermination massive des juifs en Europe centrale et en Pologne, cette "guerre biologique" prônée par les théologiens du nazisme et pratiquée par l'armée allemande, est un crime sans nom contre l'humanité.

Par toute l'Europe, la persécution nazie a pris des formes si diverses qu'il est encore impossible de mesurer tout le mal accompli.

Les sinistres découvertes faites par les Alliés au camp d'Ohrdruf ne jettent qu'une faible lumière sur les horreurs dont se sont rendus coupables les nazis. Les dépêches des agences de presse prétendent que les civils allemands à qui l'on a fait visiter ce camp étaient eux-mêmes écoeuvrés. C'est possible, mais il ne faut pas que nous oublions qu'en portant et en maintenant Hitler au pouvoir, ils se sont rendus complices de ces atrocités dont ils se montrent aujourd'hui dégoutés...

Il n'est pas une loi internationale que les Boches n'aient violé au cours de cette guerre. On sait que le code international stipule que les prisonniers de guerre doivent être nourris comme les soldats du pays qui les détient captifs. C'est ainsi que sont nourris les prisonniers de guerre allemands qui sont entre nos mains. Or, la dernière livraison du magazine LIFE nous montre des photographies de soldats américains récemment libérés des camps allemands où ils étaient prisonniers, et qui sont réduits à l'état de squelettes. A l'autre guerre déjà, les Allemands avaient laissé mourir littéralement de faim des milliers de prisonniers russes... Cette fois, ils se sont livrés sur leurs prisonniers à des pratiques épouvantables. Des prisonniers russes et français qui ont réussi à s'échapper ont fait des récits qui dépassent l'imagination, et que l'on pourrait croire exagérés si, malheureusement, les découvertes que font les troupes alliées à mesure qu'elles avancent en Allemagne ne venaient les confirmer de la plus sinistre façon...

Le martyre de la Pologne et de la Tchécoslovaquie, et les traitements ignobles infligés à toutes les nations tombées au pouvoir de l'Allemagne doivent être présents à l'esprit de tous, à l'heure de la reddition des comptes.

En voulant se montrer humanitaires, après la guerre de 1914-1918, les Alliés n'ont réussi qu'à être inhumains. Des centaines de milliers de criminels de guerre, dont les pires assassins nazis de la guerre actuelle forment la majorité, ont ainsi joui de la sécurité personnelle et gagné le temps qu'il leur fallait pour préparer ce deuxième conflit mondial.

Et des millions d'hommes, de femmes et d'enfants, qui ont été humiliés, torturés et assassinés, ont payé le prix terrible de cet acte de réconciliation humanitaire avec des criminels, de cet acte qui s'est avéré d'une inhumaine cruauté envers leurs victimes — leurs victimes de 1914-1918 et les victimes de la terreur nazie depuis 1933.

Non seulement justice n'a pas été faite, mais on a ainsi aidé à préparer la guerre de 1939.

Après une leçon aussi douloureuse, on ne peut qu'approuver la déclaration que faisait mardi le ministre britannique de la Reconstruction, lord Woolton:

"Il y a danger que nous finissions la guerre trop tôt. Si nous avions entièrement fini la dernière guerre, au lieu de cesser lorsque l'ennemi a été vaincu à nos yeux et aux yeux d'une partie de sa population, peut-être nous serions-nous épargné la guerre actuelle. C'est maintenant qu'il faut punir. C'est maintenant que l'ennemi doit souffrir. Nous ne voulons pas de souffrances plus tard, au cours de longues procédures judiciaires. Nous voulons que ce soit maintenant."

Ces paroles sont terriblement justes. Nous voulons croire que la Commission des Nations Unies instituée pour punir les crimes de guerre ne connaîtra pas l'échec de la commission formée après l'autre guerre. Mais, connaissant bien les nations démocratiques, nous ne pouvons nous empêcher de penser que la guerre finie, nous ne nous laissons encore une fois bêtement attendrir, et que nous ne nous lassions trop rapidement de sanctions exécutées à froid, une fois l'ardeur du combat tombée? Il n'est pas facile pour nous, avec nos principes et, surtout, nos habitudes, de tuer. Surtout de tuer froidement, une fois la guerre passée...

Lord Woolton voit juste et dit vrai. Que la guerre se poursuive jusqu'à la destruction complète de la puissance allemande. Que l'Allemagne expie maintenant. Ce sera encore pour nous la meilleure garantie qu'elle n'échappera pas trop facilement au châtement qu'elle mérite.

Nous ne voulons pas d'une troisième guerre. Le meilleur moyen de la rendre impossible, c'est de mettre l'Allemagne hors d'état de jamais se livrer à une nouvelle agression.

Trop de crimes contre l'humanité crient vengeance. L'heure ne saurait être à la douceur et à l'indulgence!

Emile-Charles HAMEL

# Plus de sécurité ET DE LIBERTÉ

Si vous voulez éprouver un sentiment de plus grande sécurité et vous libérer des préoccupations qu'engendre la surveillance de vos placements—actions, obligations, hypothèques et immeubles—confiez-en tout simplement la garde et la gérance à notre Service de Gestion.

Pour une infime partie de vos revenus; vous vous assurerez ainsi le bénéfice de nos vastes ressources et de notre longue expérience. La commodité et la protection d'une telle mesure peut vous valoir, ainsi qu'à votre famille, beaucoup plus que le coût, du reste fort modique.

C'est un placement tout indiqué que de prendre quelques minutes pour se renseigner.

## THE ROYAL TRUST

SÉCURITÉ COMPANY SERVICE CORPORATE PERSONNEL

MONTRÉAL 105 O RUE ST-JACQUES HARBOUR 4221

### Les Amis de l'Art

Les membres sont priés de prendre note que les représentations de Picrochole par les Compagnons de Saint Laurent, annoncées pour les 14 et 21 avril, en matinée, à la salle de l'Ermitage, sont remises aux 21 et 28 avril. Les billets du 14 seront valables le 28.

A l'Auditorium du Plateau, dimanche, 22 avril, 3 h. p.m. précises l'Association Les Amis de l'Art présente Jean Dansereau dans le dernier de trois récitals-causeries. Jean Dansereau entretiendra ses jeunes auditeurs de Brahms et de Chopin. Les membres, les professeurs de piano et leurs élèves, et le public en général sont invités.

A l'église Notre-Dame, mardi, 24 avril, 8 h. 30 p.m. la Société des Festivals de Montréal présente le célèbre Oratorio de Haendel "Le Messie". Les solistes seront Rose Dirman, soprano; Mary van Kirk, contralto; Kenneth Neate, ténor; Robert Nicholson, basse; le Montréal Elgar Choir augmenté à 550 voix sous la direction de B. E. Chadwick; le grand orchestre de la Société des Festivals. Sir Thomas Beecham sera le chef d'orchestre.

Les membres sont invités à visiter les expositions de peintures tenues présentement à la Galerie des Arts à l'Art Français au Canadian Hall of Fine Art. A l'External Classique de Sainte-Croix, jusqu'au 22 avril, exposition de peintures et de dessins exécutés par les jeunes durant leurs moments de loisirs. Pour toute information s'adresser à 3815, Ceilax-Lavallée, FR. 1119. (Communiqué)

### N'EST-CE PAS LA VÉRITÉ ?

Par Ti-Jos No 73

# QUELQUES PROPOS sur L'ACTUALITÉ

par André Bowman

Les succès foudroyants des Alliés paraissent presque infimes devant la mort de ce grand homme d'Etat que fut Roosevelt. Les victoires préparent la paix, mais ce sont les hommes de bonne volonté qui la gagnent et le Grand Président était l'homme le plus qualifié pour parachever cette oeuvre gigantesque de redressement. Aussi sa perte est-elle immense, incalculable, pour les Alliés. Roosevelt a succombé à la tâche qu'il s'était assignée et qu'il a menée à bonne fin. Malheureusement, il ne lui a pas été donné de participer à l'oeuvre de paix. Et c'est une chose que tout le monde regrettera. Sa puissance personnelle, son ascendant, ses vues larges, profondément humaines, sa volonté indomptable encore que toujours courtoise, tout ceci va nous manquer à l'heure où l'on en a le plus besoin.

Il a gagné la guerre. La suprême consolation des journées d'épreuves, la victoire de la paix, ne lui a pas été accordée. Mais à ses dernières heures, il a eu le sentiment de la tâche accomplie. Il a pu mourir en paix.

Les regrets ont été aussi unanimes qu'ils ont été sincères. Je ne parle pas, bien entendu, des faux amis de la dernière heure, les caudillos d'Espagne ou d'Argentine.

L'ennemi croit pouvoir respirer. Il espère maintenant que l'heure est proche où les Alliés se dévorent entre eux.

Une fois de plus, ils se trompent. Mort, le président Roosevelt aura peut-être plus d'influence encore sur les vivants qu'il n'en eut du fond de son cabinet de la Maison Blanche. Mais l'on ne saurait nier que l'avenir n'est pas encore éclairci si toutefois le présent l'est. Le successeur du Grand Président est, politiquement parlant (dans le domaine international, s'entend) une figure inconnue. Il n'a pas fait ses preuves. Mais il a quatre ans devant lui pour les faire et il peut se révéler lui aussi, homme d'Etat. Il y a des années, on considérait Roosevelt comme un habile politicien, sans plus. Pourtant il a su monter à la hauteur des circonstances et si le nouveau président suit la ligne tracée par son prédécesseur et confirmée par lui-même dans son premier message officiel, on est en droit d'espérer qu'il n'y aura pas solution de continuité. Pour le moment, Truman a dit: "Nous continuerons!" Appuyé par la presque totalité de la nation, soutenu par le Congrès et le Sénat, le président peut accomplir avec succès une tâche immense. On le verra à l'oeuvre.

## Orientation nouvelle

Mais il serait enfantin de croire que le régime Roosevelt va se poursuivre purement et simplement, sans à coups, sans rajustements, sans mouvements de personnel. Les deux buts essentiels: gagner la guerre, d'abord, gagner la paix, ensuite, ne changent pas. La consigne est la même. Mais le nouveau commandant en chef peut — et certainement suivra — une orientation nouvelle. On peut gagner des batailles de plusieurs façons. C'est une question de tempérament.

Aristocrate, Roosevelt pouvait se permettre le plus grand libéralisme sans risquer de tomber dans un radicalisme dangereux. Winston Churchill, vieux conservateur, quitta le parti tory pour suivre les libéraux, au commencement du siècle. Il se révéla comme premier lord de l'Amirauté.

Truman lui, est fils de ses oeuvres. Il est typiquement américain, d'humble origine. Né dans l'ouest, il a été élevé dans un esprit de conservatisme qui n'a rien d'étroit, mais qui n'a peut-être pas les envolées de générosité qui caractérisaient Roosevelt. L'histoire dira plus tard si l'apparition d'un homme comme Truman n'était pas aussi nécessaire à l'évolution pacifique de la civilisation occidentale telle que nous la comprenons que l'arrivée d'un Roosevelt à une heure de crise profonde et dangereuse. Le Grand Président a rempli son rôle, le seul rôle qu'il pouvait utilement jouer. Son successeur est peut-être appelé à résoudre le problème de la phase suivante, celui de la restauration.

On est en droit de nourrir tous les espoirs. La nation américaine a prouvé qu'elle était spirituellement saine, dans cet océan mondial de bouleversement.

## Nouvelle équipe

Pour mener à bien l'immense tâche, le président doit avoir ses hommes à lui, tout comme son prédécesseur avait les siens. Ce qui n'implique nullement que l'ancienne équipe n'est plus à la hauteur de la tâche. Il y a un facteur personnel très puissant qui intervient dans un cas pareil, plus particulièrement en temps de guerre et de grands conflits idéologiques. Aussi faut-il s'attendre à quelques démissions ou simplement des déplacements.

Par une clause de la constitution quand un vice-président monte à la présidence on n'élit pas un autre vice-président. C'est le secrétaire d'Etat qui a droit de succession. En temps normal, cela n'a pas une très grande importance. Par les temps actuels, ça en a une. C'est pourquoi il est possible, on ne saurait encore dire probable, que Stettinius soit appelé à d'autres fonctions et que le nouveau secrétaire d'Etat soit un homme versé dans la politique intérieure, un homme qui a passé par la filière, susceptible de remplacer sans heurt le nouveau président, si celui-ci venait à disparaître.

Il peut y avoir quelque inconvénient à ce système, car le secrétaire d'Etat ne serait plus que nominale-ment chef du département, à une heure où il est essentiel que la politique étrangère des Etats-Unis soit à la hauteur des circonstances difficiles. Il se pourrait que pendant quelque temps ce soient les subordonnés qui aient la main haute, ce qui pourrait avoir des suites regrettables.

Vient ensuite, par ordre de seniorité, le secrétaire du commerce, actuellement rempli par Wallace. Quoique on ait enlevé au département des fonctions vraiment trop étendues, il y aurait beaucoup de chances pour que la présence de Wallace crée des antagonismes qui se traduiraient par des difficultés graves. Il y a donc quelques chances pour que l'ancien vice-président reçoive quelque autre poste plus "neutre". Enfin Mme Perkins, secrétaire au département du Travail, et M. Morgenthau, à la Trésorerie, constituaient une forte équipe aussi longtemps qu'ils étaient sous la ferme direction de Roosevelt. Etant donné que le président veut donner à son cabinet une indépendance inconnue sous son prédécesseur, il est probable que Truman cherchera

quelques têtes nouvelles, des hommes qui auront de forts appuis et au Parlement et dans l'industrie et dans la population.

Les "vieux" conseillers, comme Hopkins, se retireront sans doute d'eux-mêmes. Leur influence venait du fait qu'ils avaient l'entière confiance de Roosevelt, des mêmes points de vue. Il n'est pas dit qu'ils partageraient les idées de Truman. Basiquement, il n'y aura pas de changement dans la politique extérieure "générale" des Etats-Unis. Les buts essentiels restent les mêmes. Mais il y aura certainement des altérations dans maints domaines, des redressements. Au point de vue intérieur, on n'est plus à la période du "New-Deal". On est rendu à la phase de réadaptation, à l'entrée d'une ère nouvelle. Il n'est pas impossible que Truman soit l'homme qu'il faut dans les circonstances.

## Répercussions extérieures

Il est certain que la mort du président Roosevelt influera sur les élections canadiennes comme elle se fera sentir quand le "Long Parlement" anglais sera dissous. Mais c'est probablement pendant la conférence de San Francisco que l'absence du Grand Président se fera surtout sentir.

La première répercussion a été notée en Russie. Le Kremlin qui avait décidé de se faire représenter par un ambassadeur seulement enverra Molotov diriger la délégation russe. Il est évident que la Russie désire prendre contact personnellement avec Truman. Cela peut amener des changements inattendus dans la position prise par Moscou à Yalta.

La mort de Roosevelt s'est également fait sentir dans d'autres milieux: en Espagne, en Argentine, en Amérique du Sud, généralement, en Italie, en France et dans les milieux polonais de Londres.

Dans les deux premiers pays, quelques effusions intempêtes, pour ne pas dire plus, qui cachent mal une joie malsaine... et compréhensible. C'est que Roosevelt n'avait aucune illusion sur les sentiments réels de ces deux pays. La politique suivie par Madrid et Buenos-Ayres au cours des dernières semaines ne peuvent changer un iota aux choses en cours. Mais les deux régimes fascistes espèrent ramasser quelques miettes du Lend-Lease et... une place à San Francisco. Il ne manquerait plus que de voir le Japon déclarer la guerre à l'Allemagne afin de pouvoir participer, lui aussi, aux pourparlers de paix sur un pied d'égalité avec les Nations Unies.

Aussi certaines remarques publiées dans une certaine presse connue pour ses idées réactionnaires, défaitistes et pro-nazies sont-elles aussi ridicules que révélatrices de l'état d'esprit qui règne encore en certains milieux favorables à l'ennemi.

L'Amérique latine, d'une façon générale, regrette la mort du Grand Président. La France également. Quant à l'Italie, en proie à des dissensions intérieures profondes, elle ne représente plus grand chose. La bande polonaise de Londres continue d'exhaler sa fureur contre la Russie et espère peut-être que ses intrigues réussissent mieux avec la nouvelle administration qu'avec l'ancienne. En quoi elle se trompe une fois de plus... comme toujours. Mikolajczyk vient de se prononcer définitivement en faveur des décisions de Yalta, tout comme Stanczyk, ex-ministre du travail du gouvernement réfugié à Londres. Inutile de dire que les deux hommes d'Etat sont accablés d'injures par les feuilles à la solde des Polonais de Londres.

## Les opérations militaires

Elles continuent de la façon la plus satisfaisante pour les Alliés. Le nombre de prisonniers capturés par les Anglo-américains commence à atteindre des proportions astronomiques. Rien que dans la Ruhr, plus qu'à moitié conquise, le chiffre dépasse largement les cent cinquante mille. Le total est de 312,000, en l'espace de deux semaines.

La ligne de l'Elbe a été forcée, au moins à un point. Patton est en pleine Saxe, Nuremberg et Bayreuth, centre spirituel du nazisme sont tombés ainsi que Magdebourg et Leipzig, la jonction avec les armées soviétiques est peut-être à la veille de se produire. En attendant, les Russes avancent toujours plus profondément en Autriche, où ils ont capturé 140,000 Allemands rien que dans le siège de Vienne, et en Tchécoslovaquie qu'ils prennent à revers. Il y a maintenant peu de chance pour que l'Allemagne puisse faire une résistance vraiment sérieuse dans le sud.

Au nord, la Hollande est également prise à revers et les Boches en bons barbares ouvrent les écluses du Zuyder Zee, inondant ainsi des centaines de milliers d'acres de bonne terre arable, pour le simple plaisir de détruire, car cela ne changera rien à la tournure des opérations. Après de hauts faits d'armes de ce genre, ces misérables Boches s'étonnent que le gouvernement américain ne les ravaille pas. Avec une inconscience toute germanique, ils espèrent que les Etats-Unis vont leur verser quelques milliards pour reconstruire leurs maisons et leurs usines détruites! Heureusement, on n'est plus au temps lamentable du président Hoover.

Les déclarations invraisemblables de Mgr de Munster sont là pour confirmer le fait que les américains sont en train de découvrir: on ne peut pas traiter avec les Allemands quels qu'ils soient. De même les déclarations de von Papen capturé récemment avec le fils du Kaiser et le maréchal von Mackensen.

Mai tout ceci est une autre histoire, comme disait Kipling.

## Avant-goût d'après-guerre

Ceux qui s'imaginent que l'après-guerre nous réserve un sort adorable n'ont qu'à se rapporter aux nouvelles mesures fiscales prises par le gouvernement Duplessis. Cinq pour cent de taxes nouvelles baptisées pour la circonstance taxes de luxe. Comme il est à peu près impossible de dire où commence et où finit le luxe, ce cinq pour cent équivaut à une augmentation pure et simple des impôts.

Pendant que M. Duplessis joue au "taxeux" avec le public, M. King joue à cache-cache avec M. Drew. Craignant un balayage conservateur dans l'Ontario, le premier ministre fédéral avait eu l'excellente idée de fixer la date des élections au même jour que celui choisi par la province. Ce qui aurait fait une belle pagaille, entre nous soit dit. M. Drew a continué le jeu en changeant la date.

Et la séance continue...

## Le 8e Emprunt dans le Comté Richelieu

SOREL — (D.N.C.) — L'on organise actuellement les vendeurs des Obligations de la Victoire dans le comté Richelieu en vue de l'ouverture de la campagne du huitième Emprunt de la Victoire.

Les vendeurs ruraux se sont réunis en l'hôtel Carleton et les vendeurs de la ville de Sorrel en l'hôtel Sauré. Aux deux réunions, M. Paul Bertrand, directeur pour le Comté des Finances de Guerre, donna quelques détails et répondit aux questions que les vendeurs posèrent. Les deux réunions avaient été préparées par MM. Raoul Bronseau et Paul Vidal organisateurs de l'unité du comté.

Déjà des dates sont arrêtées pour des conférences cinématographiques avec l'Office National du Film et pour l'ouverture quatre représentations seront données: a) pour le système groupe; b) pour l'épargne sur salaire; c) pour les professionnels et les marchands; d) pour le public en général. Ces soirées seront données en la Salle des Bazaars les 17, 18, 19 et 20 avril. Cette organisation a été préparée par M. Téphère Dumaine du Comité des Finances de Guerre.

Le comté Richelieu se propose de battre encore son record des emprunts précédents.

LONDRES. — Durant les neuf mois écoulés entre le Jour-J et le 6 mars, le "Transport Support Group of R.A.F. Transport Command" a transporté environ 35,000 passagers vers les Continents, 950 tonnes de courrier ont été expédiées vers le Continent et 600 tonnes de fret et 1,050 tonnes de courrier ont été rapportées.

## LE TEMPS QUI PASSE

Nous aurons le plaisir de publier sous cette rubrique des chroniques de M. Adolphe Demilly.

M. Demilly est né à Paris en 1910. Il est licencié ès Lettres, de la Sorbonne. Durant la guerre d'Espagne, il suivit les armées républicaines comme correspondant étranger, et il a dénoncé avec force les menées de Franco, de même que l'ingérence de l'Allemagne et de l'Italie dans cette guerre civile. Il vint ensuite aux Etats-Unis, où il fonda, en 1941, le premier journal français à soutenir l'attitude du général de Gaulle, "La voix de France."

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE DE PARIS

par Adolphe Demilly

### Ecrivain malgré lui

Il y a en ce moment à Paris un écrivain qui ne voulait point le devenir. C'est Noël Sabord, auteur de Fontbrune et du Buisson d'épines qui prépare actuellement un nouveau livre sur Sainte-Beuve.

Avant la guerre, Noël Sabord était critique littéraire de "Paris-Midi", mais lorsque les Allemands entrèrent dans la capitale il refusa toute collaboration à la nouvelle presse.

L'an dernier, l'écrivain populiste, Henri Poulaille, découvert chez Sabord le manuscrit de Fontbrune, qui était achevé depuis déjà une dizaine d'années. Henri Poulaille après bien des efforts, réussit à se faire remettre l'ouvrage et à le publier. Le plus étonné de son succès, fut certainement l'auteur malgré lui!

Ainsi, cette dernière, toute récente.

On arrêtait un collaborationniste, mais le doute planait sur son activité passée. Des jeunes F.F.I. perquisitionnèrent à son domicile et ramenèrent triomphalement au juge d'instruction, on ne sait vraiment pourquoi, comme pièce à conviction un exemplaire des Fleurs du Mal découvert dans sa bibliothèque.

C'est d'ailleurs Les Fleurs du Mal qui se trouvaient exposés dans une caisse de bouquiniste. Un client, après l'avoir longuement admiré l'acheta et s'en alla avec tout en marchant. Il l'ouvrit, jeta un coup d'oeil entre les pages et murmura entre ses lèvres une exclamation qui en dit long: "Zut... des vers!"

### Cinéma et littérature

De plus en plus le cinéma détraque la chronique littéraire. Mac Orlan, nous a-t-on dit, prépare un film sur François Villon. Voici que Joseph Kessel travaille également à un scénario.

Il s'agit du Bataillon du Ciel qui sera tiré du nouveau roman de Joseph Kessel: Les Maudra. Les Maudra est un drame de l'occupation de la Résistance qui se déroule en France, sur les côtes de la Manche.

### Baudelaire: cet inconnu!

Gautier-Boissière, dont le Crapouillot va probablement réparaître, achève en ce moment son "journal pendant l'occupation". Il est dommage qu'il n'envisage pas de l'étendre à la période de la libération, où sa verve aurait pu se donner du bon temps sur le dos des résistants de la dernière heure. Les anecdotes de cette période ne manquent pas.



## On ne nous demande pas de décrocher la lune!

ON ne connaît ses forces qu'après les avoir essayées. Ainsi, il y a cinq ans, la tâche de financer la guerre nous paraissait formidable. Aujourd'hui, quand on considère l'oeuvre déjà accomplie, on reste étonné devant la puissance financière que notre pays a manifestée. Il en donnera une nouvelle preuve à l'occasion du 8e Emprunt de la Victoire. Personne ne s'imaginerait plus que prétendre prélever des milliards au moyen de l'emprunt, c'est vouloir décrocher la lune. La preuve est faite que ces grandes opérations s'effectuent sans trop de difficultés, grâce au concours de tous les citoyens, qui y trouvent du reste leur profit.

L'argent prêté au Pays, tout en contribuant au rétablissement de la paix, assure un revenu intéressant même aux modestes épargnants qui accumulent, petit à petit, des Obligations de la Victoire. Que chacun fasse largement sa part et le succès du 8e Emprunt dépassera toutes les espérances. Quel est celui qui n'est pas en état d'acheter un plus grand nombre d'Obligations que l'an dernier?

\*Le vendeur d'Obligations de la Victoire est le porte-parole du combattant. Accueillons-le comme nous accueillions l'un de nos gars. Le 8e Emprunt de la Victoire sera lancé le lundi 23 avril prochain.



## Achetez PLUS D'OBLIGATIONS du 8e EMPRUNT

lorsqu'il frapperà à notre porte!

LE COMITÉ NATIONAL DES FINANCES DE GUERRE

Le meilleur placement... D'OBLIGATIONS DE LA VICTOIRE

# F. D. R.

R. I. P.

Le jour était translucide. Le Destin, très vieux dieu aveugle aurait dû, se retirer au fond des cavernes de la nuit, pour frapper. Or, les âges ont séché les yeux de cette divinité; elle titube dans l'espace; elle moissonne de gauche ou de droite, indistinctement, et elle a commis ce paradoxe d'apporter de l'ombre au sein du jour ensoleillé.

En vérité, pour le monde, ce fut une éclipse. L'après-midi a chancelé sur le socle du temps. La lumière s'est métamorphosée en langues frémissantes. Puis, d'un barbouillis morose, tous les panoramas ont été estompés. Et, le deuil a frappé le monde.

Ce phénomène, cependant, fut brusqué. Le Destin sait assener de telles violences auxquelles on n'apporte aucun entraînement. On a su que le grand homme était mort à 5 h. 49 (heure de guerre de l'est).

Sans préambule, on a été mis au courant, et comme s'il s'était agi d'un simple communiqué, comme si l'éclipse profonde n'avait pas obscurci le jour... Mais, dans quelle grande stupeur le monde n'a-t-il pas été plongé!... La disparition d'un dieu ne secoua pas plus l'Olympe que l'annonce du passage à Warm Springs de la Parque fatale...

Voici que nous ne l'avons pas nommé... Mais est-ce que cela importe beaucoup?

Lorsqu'ils enseigneront l'Histoire à nos petits enfants, nos fils diront:

— Une fois, il était un grand homme...

Et, cette qualification lui conviendra aussi bien qu'un patronyme.

Donat COSTE

## DRAMES FAMILIERS

# CARREFOUR

par Josephine Hambleton

Plusieurs rangées de tasses encraient un échiquier humain. Des champignons, sous un ciel sans nuage, tels eussent sans doute été les symboles avec lesquels un peintre surréaliste eût décrit ces douze convives réunis par le hasard en un restaurant d'Ottawa.

Eisenstein eût ajouté aux tasses des cuillers, aux cuillers des mains, aux mains des bras et aux bras des têtes, et on se serait enfin aperçu qu'un des convives n'avait qu'une jambe. Un D.F.C.

Celui-ci est solidement enfoncé dans le creux de son fauteuil. Il porte le ruban or des blessés de guerre. Malgré que l'âge n'ait pas encore raidi l'arc souple de sa bouche dont la gaieté relève allégrement les coins, quelques fils blancs relâchant déjà la noirceur de ses boucles luisantes.

Il surveille sa femme sans en avoir l'air, une brunette en tailleur émeraude, assise en face de lui.

"Tu me donnes une cigarette", murmure-t-il.

Elle sort un étui de son réticule, en tire deux cigarettes, qu'elle met entre ses lèvres. Il les allume et lui en donne une dont le bout est taché de rouge.

Il sourit. On eût dit un Lazare ressuscité. Ses sens semblent se dégourdir, ses nerfs fonctionner.

Il a deux amis à ses côtés, deux jeunes mariés, et en face de lui une femme, un ange d'amour élégamment mise et qui a bien payé au bonheur, sa rançon d'angoisse. Il n'ose hasarder un regard vers elle... à ses yeux mi-voilés on devine combien il est convaincu que le bon saint Pierre lui a ouvert les portes du Paradis ainsi qu'à sa femme, à ses amis et aux convives sans même leur donner la peine de se lever de table, et que lorsque Dieu demandera à Charon pourquoi il a négligé de demander leurs passeports à tout ce monde-là, l'Apôtre chuchotera à l'oreille du Tout-Puissant:

"Eh, bien, Maître, il faut vous avouer... ah! pardon si j'ai l'air d'interpréter votre oeuvre comme ces critiques qui s'efforcent à prouver aux Shakespeare que leurs Ariels ne sont, au fond, que Calibans... mais lorsque j'attendais votre secours en ces cachots romains... j'ai cru m'apercevoir qu'il n'y avait que les scélérats qui avaient le temps de mettre un lin-céol propre avant de comparaître devant Vous..."

La conversation s'engage autour de la table.

"Tu te rappelles avoir fait quelque chose pour quelqu'un? Je peux compter sur les doigts les occasions que j'ai saisies de bien faire pendant ma vie... Une... deux... tout au plus, trois, et celles-là, je les ai prises parce que je voulais attirer l'attention d'un homme" dit une cathédrale en uniforme à son amie.

"Tu sais", reprend-elle après un instant de réflexion, "tu sais, je crois que les soldats nous confient des peines qu'ils n'avoueraient pas à leurs femmes, parce que nous aussi on est dans l'armée. Alors, nous, nous voyons plus loin que les galons et le feu... Ils ne nous considèrent pas comme des femmes, moins que des camarades même, mais on est là, alors, ils nous parlent."

\* \* \*

A l'autre bout de la table on entend:

"Vous peut-être, moi, non. Vous êtes géant de compagnie. Moi, j'ai fait les grandes routes à pied quêtant l'ouvrage pendant la crise" s'écrie un lieutenant d'aviation à ses compères, assis à la troisième table.

\* \* \*

Et ailleurs: — Ils étaient si patients, les enfants. Vous n'en avez aucune idée.

# Chroniques des LIVRES

## Two Solitudes

par Hugh MacLENNAN  
W. Collins, publishers

Dans sa Pente douce, Lemelin avait bien saisi les petits travers ciencieux de sa bonne ville, de sa province. Mais il avait traité le sujet avec une pointe d'humour qui ne faisait point une charge ni un réquisitoire d'un portrait amusé. On riait, et l'on ne s'inquiétait pas davantage, car c'est le drame humain qui reprenait le dessus. Dans *Two Solitudes*, le problème humain est entièrement subordonné au problème politique. Et le miroir que l'auteur tend à la province de Québec, en l'invitant à s'y regarder, retourne une image assez morbide, mais malheureusement vraie, jusqu'à un certain point.

L'intrigue de *Two Solitudes* est sensiblement la même que celle de *l'Appel de la Race*; avec cette différence que M. MacLennan a beaucoup de talent, les deux écrivains ont traité la même question. Un Canadien français, Athanase Tallard, épouse une Irlandaise, s'anglicise, perd sa foi, sinon sa langue, mais à l'article de la mort, se repent de ses fautes. "Too much talk about the way they're leaving the Church... They all die with candles in their hands".

Autour de ce personnage central — ou plutôt du caractère général, du type, dont il est l'incarnation, — évoluent Marius Tallard, le fils aîné, nationaliste à la Groulx, dont le portrait psychologique est le mieux réussi du volume; Paul Tallard, le second fils, élevé dans un collège anglais et protestant, qui doit lutter pour concilier les tendances contradictoires qui se heurtent en lui; Kathleen, la femme d'Athanase Tallard, bien observée également; le capitaine Yardley, marin retiré, sa fille, Janet, et les deux filles de cette dernière: Daphne et Heather; et, enfin, Hunley McQueen, homme d'affaires, *business man* dans toute l'acceptation du mot.

La majeure partie de l'action se passe entre 1917 et 1921, ce qui remet sur le tapis, mais avec du recul dans les détails, la question de la participation du Canada aux guerres européennes et de la conscription. On aperçoit immédiatement le parti que l'auteur tire de la situation. Si M. MacLennan avait traité son sujet avec passion et parti-pris, il serait facile de lui appliquer l'épithète d'anti-Canadien français, car il faut dire que ses esquisses ne sont guère tendres. Ce qui est terrible, c'est que l'auteur s'est contenté d'observer et de noter. Nous avons connu assez de curés de campagne pour savoir que le curé de *Two Solitudes* existe, qu'il continue d'exister. Des Marius Tallard, il y en a, des Athanase Tallard, nous en avons fréquentés.

*Two Solitudes* n'est pas une étude de moeurs, mais de caractères. Les personnages sont volontiers des types. Peut-être le romancier avait-il besoin de ce procédé pour exposer le conflit entre les forces du progrès et les superstitions, le nationalisme et l'igno-

rance. Il n'y a pas cependant que les Canadiens français qui soient malmenés; nos compatriotes de langue anglaise ne nous apparaissent point sous un jour meilleur. Et l'on voit bien encore une fois que les Canadiens anglais, dans trop de cas, ont peur de donner leur appui aux Canadiens français qui tentent un effort sincère vers l'unité. Pour des raisons de business, McQueen laissera tomber Athanase Tallard qui avait tout risqué — même l'anathème et la condamnation de son curé — pour élever un peu le niveau économique de ses co-patriotes. La même chose se répète encore aujourd'hui...

On pourrait reprocher à l'auteur de *Two Solitudes* de ne voir partout, tant chez nous que chez nos compatriotes de langue anglaise, que des illuminés, des égoïstes et des ratés. Ses portraits de femmes sont les plus intéressants; les hommes sous quelque angle qu'on les considère, sont assez pitoyables. Qu'il y faille constater l'influence combinée de deux grands romanciers anglais, peut-être. Mais l'auteur, qui prétend donner une image du Canada, atteint-il son but? Il n'y a pas que des nationalistes dans la province de Québec. Ce n'est pas toujours que les représentants de la sainte hiérarchie réussissent à retenir sous une tutelle écrasante les Canadiens de langue française qui veulent le bien de leur patrie et la grandeur de leur pays. Chez nos compatriotes de langue anglaise, il n'y a pas que des mannequins de salons, rêvant sans cesse de la "Old England", des hommes d'affaires sans scrupules, et des indifférents à la Yardley... Dans les deux groupes, il y a des hommes et des femmes qui travaillent dans un magnifique esprit de coopération pour faire du Canada un pays uni, fort et prospère. Cela, M. MacLennan ne semble pas l'avoir vu.

Le livre est vrai, en ce sens qu'il peint des états de choses et d'esprits qui existent, qu'on ne saurait nier. Mais c'est une forme négative, car ce n'est pas tout. Il ne faut pas sans cesse s'attarder à chercher et à découvrir ce que le Canada, et le Canada français plus particulièrement, offrent d'informe et de regrettable. Il faudrait qu'un écrivain vienne, qui montre ce qui s'est fait de progrès depuis les trente dernières années, et ce que cela présage pour l'avenir. Décrire les États-Unis en ne parlant que des incidents qui surviennent de temps en temps entre les blancs et les noirs; prendre pour critère de la presse américaine le *Chicago Tribune*, et pour critère de la littérature américaine les magazines de cinéma, ce ne serait pas très juste... Même s'il est vrai que le *Chicago Tribune* est un journal à sympathies fascistes, et que les magazines de cinéma atteignent à de plus forts tirages que les oeuvres de Steinbeck.

Quoiqu'il en soit, *Two Solitudes* est un livre qu'il faut lire, car il est riche en substance, en observations justes, en études psychologiques bien conduites. Certaines pages sont très belles, très denses, même si l'on sent par moment un peu de décousu dans la composition.

## VEINE

Un clair matin, je suis venue,  
Du soleil plein les yeux,  
Et pour toute richesse,  
Un cœur.  
Le chemin à mes pieds,  
Semblait un amoureux éperdu.  
Les arbres frissonnaient.  
Vraiment, j'ai de la veine.

J'ai vécu  
Et j'ai vu les étoiles  
Mes sœurs,  
Briller comme des jalouses.  
La mienne était Vénus.  
Je me sentais chatoyante.  
Vraiment, j'ai de la veine.

Les astres, mes frères  
M'ont trouvée belle.  
Et je me suis mise à luire  
Orgueilleuse.

O tétosé est dans la rue!  
Vénus roule vers le ruisseau  
Sans murmure.  
Frisson de lune dans la nuit.  
Rouiss d'étoiles sur les eaux.  
Bruissement gloton des feuilles.  
Nature aux bras tendus!  
Toi,  
Comment peux-tu me chavirer ainsi?  
Vraiment, j'ai de la veine.

Un soir d'angoisse, je suis partie,  
Plus d'étoiles au ciel.  
Seulement un grand trou noir  
Suspendu.  
Le chemin ne m'a pas trouvé belle.  
Les arbres se querellaient,  
Et près d'un amas de boue  
J'ai ramassé mon étoile.  
Elle ne luisait plus.  
Et nous avons fui,  
Venus et moi.  
Vraiment, je n'ai pas de veins.  
Jeanette BERTRAN

## L'esprit de la résistance

Le professeur Alfred Ernout qui a passé en France toute la période de la guerre donnera une conférence intitulée "L'Esprit de la Résistance" le 19 avril 1945 au Montreal High School, 3449 rue Université.

Cet éminent conférencier a vécu en France durant toute l'occupation et n'est revenu parmi nous que tout récemment. Au jour de la débacle, le professeur Ernout a été de ces Français éclairés qui ont compris que la France devait vivre. Pour défendre son magnifique héritage, il fallait résister. Sans hésitation ni défaillance, au mépris de tous les dangers, ces grands patriotes ont par leur exemple soutenu le moral du peuple, affirmé son courage et guidé ses efforts.

Monsieur Ernout n'est pas un inconnu au Canada. Avant la guerre, ce latiniste de réputation internationale donnait à l'Université de Montréal des cours très estimés.

Doué d'une grande élocution qui ne manque jamais de soulever l'enthousiasme de ses auditeurs, le professeur Ernout parle sans texte avec seulement quelques points de repaire. On est assuré d'une soirée inoubliable.

Cette conférence est sous les auspices de l'Institut Démocratique Canadien et commencera à 8 h. 30 p.m.

En s'adressant au bureau 603 édifice Keefer, LA. 5671, on peut réserver les sièges qui sont tout à fait gratuits. Dames et Messieurs sont cordialement invités.

grenues de la tête des gens!"

La porte du restaurant claque.

Deux jeunes gens en jaquettes longues et pantalons plissés autour de la cheville, entrent.

L'aviateur, sa femme et leurs amis quittent la table, paient l'addition, sortent et vont s'asseoir parmi les asphodèles dans un parc.

La femme-médecin et ses deux interlocutrices, l'une petite, brune, aux yeux pétillants comme un feu d'artifice, et l'autre aux cheveux roux relevés par un bandeau bleu pâle, changent de conversation.

Autour d'une grande table où il y a bien du monde, écoutez les propos des gens à travers les bruits de vaisselle. Vous en rapporterez quelque chose... mais si peu...

## BILLET BIOGRAPHIQUE

# Alphonse de Chateaubriant

par Maximilien RUDWIN

Alphonse de Chateaubriant (né en 1877 ou 1882) est indéniablement un des romanciers les plus éminents de la période entre les deux guerres. Sa vie littéraire fut riche en récompenses. Il débuta, en 1911, avec *Monsieur de Lourdes*, pour lequel il obtint le prix Goncourt. *La Brière* (1923), évocation juste et tragique d'un coin de la terre nantaise, lui valut le grand prix de l'Académie Française.

Les autres principales oeuvres de cet écrivain élégant et insinuant sont *Instantané aux Pays-Bas*, récit d'un voyage effectué en 1927; *le Seigneur de la Terre* (1931); *la Réponse du Seigneur* (1933); *Au Pays de Brière*, ouvrage illustré d'intéressantes photographies; *la Meute*, nouvelles (1935); *La Gerbe des Forces* (1937) fut publiée en français et en allemand. Son livre suivant *les Pas ont chanté* (1938) est presque entièrement consacré au chancelier Hitler. C'est dans cet ouvrage que l'auteur raconte ce qu'il a vu en Allemagne et ce que Hitler lui a dit lors d'une récente entrevue.

Le fait est que M. de Chateaubriant fit, en 1927, un pèlerinage en Allemagne et devint admirateur d'Hitler, dont il se fit le porte-parole en France. Klaus Mann, dans son livre récent sur André Gide, appelle ce propagateur des idées nazies "un menteur civilisé et sophistiqué". C'est par ce trait que M. de Chateaubriant se dévoile comme diabolique. Le diable n'est-il pas connu sous le nom du Père des mensonges, dont l'Écriture sainte l'a affublé?

M. de Chateaubriant fit partie, en 1942, de la délégation des écrivains dits français à Weimar pour démontrer que, bien loin d'être l'ennemie de la culture, l'Allemagne nazie révérait les grands écrivains et les artistes du monde entier.

Après la libération de la France du joug allemand, M. de Chateaubriant se rendit compte que tout n'allait pas bien dans le camp des traîtres français. Il fit donc répandre le bruit qu'il était fou, tout simplement, et les Gaullistes se contentaient d'envisager son internement. Finalement, M. de Chateaubriant croyait qu'il vaudrait mieux se réfugier dans sa Terre promise et il gagna la Forêt-Noire. "Noire comme sa mélancolie... et sa conscience", commenta récemment un journal français.

## 35 tableaux de jeunes peintres à la Galerie Parizeau

Une brillante exposition de peinture s'est ouverte samedi dernier à la Galerie Parizeau, 207, rue Peel. Plus de 25 jeunes peintres canadiens — tous des moins de 30 ans — y sont représentés chacun par une ou deux oeuvres. La direction de la Galerie avait prié les aspirants de soumettre quelques tableaux et un jury a choisi les oeuvres qui, à ses yeux, méritaient de la plus grande vigueur ou de la plus grande originalité. Une symphonie de couleurs vives et fraîches accueille donc le visiteur dans les deux salles de la Galerie depuis samedi. L'exposition durera jusqu'à la fin du mois. Le public y est cordialement invité. Convention amendée.

# GARDEZ-VOUS EN FORME POUR L'AVENIR



**YVON ROBERT**  
à l'oeuvre

**TOUT** le monde ne saurait se livrer à un sport aussi violent que la lutte, mais ceux qui s'y adonnent peuvent améliorer leur technique en étudiant les méthodes des champions. Quant à ceux qui suivent les parties de lutte en simples spectateurs, ils en retireront un plaisir plus grand si, en consultant l'un des manuels peu dispendieux publiés à ce sujet, ils connaissent les moyens par lesquels les grands lutteurs appliquent leurs prises ou déjouent celles de leurs adversaires.

De toute façon, développez vos propensions pour les sports, quels qu'ils soient; exercez la modération dans votre régime alimentaire, pratiquez fréquemment la marche, respirez l'air frais à pleins poumons et ainsi vous vous garderez en forme pour l'avenir.

A L'APPUI DU PROGRAMME NATIONAL  
DE CULTURE PHYSIQUE

POUR MOI  
DES TIMBRES  
DE PARGNE DE GUERRE

# LA BRASSERIE MOLSON LIMITÉE

PELLAN À CHICAGO

Le 27 avril prochain, notre compatriote Alfred Pellan se rendra à Chicago, pour assister à une réunion d'artistes représentant toutes les Nations Unies. Pellan a été choisi pour représenter le Canada.

Une grande compagnie de publicité américaine, Ayer, qui a d'importants contrats avec les magazines "Fortune", "Time", et divers autres, a demandé à des peintres de tous les pays alliés de faire un certain nombre de planches décoratives qui ont été



reproduites dans les magazines que nous venons de mentionner. Ce sont ces planches qui seront exposées à Chicago, le 27 avril prochain, et la Compagnie Ayer a promis d'assurer que les artistes soient présents.

Chaque des Nations Unies sera représentée, et nous savons, notamment, que la France le sera par Fernand Léger, dont le public montréalais a pu apprécier les œuvres déjà.

Pour ce qui est d'Alfred Pellan, nous ne pouvons que nous réjouir de cet événement, qui rend justice à son talent.

Pellan projette de faire une grande exposition de ses œuvres l'année prochaine. En attendant, il prendra part à une exposition de projets de théâtre (décors, costumes, etc.) qui se tiendra à Montréal avant peut-être, et à laquelle participeront également M. André Jasmin et M. Jacques Pelletier.

Conversation de Table

Développement de l'Art Culinaire CHAPITRE III — No 22

par Louis P. De Gouy

There grows no wine by the haunted Rhine, By the Danube or Gundalquivir; Nor island or cape, that bears such a grape As grows by the BEAUTIFUL RIVER. —Catawba Wine by Longfellow.

Après cette dissertation sur les vins, il nous reste à traiter de tout ce qui se rapporte à leur conservation et à leur amélioration. Nous savons tous que si la cave dans laquelle on doit enfermer son vin est située dans une grande ville, il faut éviter qu'elle soit exposée aux ébranlements qu'occasionne jusqu'à un certain point le passage des voitures, des autobus, tramways, etc.; ces ébranlements déterminent l'assèchement de la partie la plus légère de la lie, dont le mélange avec le vin suffit souvent pour le faire algrir. Si la cave est en communication avec un bûcher de bois vert, avec un amas de fruits, ou avec tout autre dépôt de matière en fermentation continue, il est impossible de conserver le vin sans qu'il s'altère.

PLACEMENT DES TONNEAUX. — Les futailles doivent être sur des chantiers ou madiers élevés d'un demi-pied au-dessus du sol, et posés sur des dés en pierre ou en ciment. Le bois de chantier doit être sain; s'il était atteint de moisissure ou de pourriture, il la communiquerait promptement aux tonneaux, et surtout aux cercles. Il faut assujettir chaque tonneau avec des cales; sans cette précaution, lorsqu'on retire l'un d'eux, les autres sont exposés à éprouver quelque mouvement, ce qui occasionne l'ascension d'une partie de la lie; accident qu'on doit prévenir autant qu'il est possible. Les tonneaux doivent être éloignés du mur d'un pied au moins, pour qu'on puisse toujours visiter leur fond postérieur.

DE LA VISITE DES TONNEAUX. — Avant de descendre le vin à la cave, il faut examiner avec soin les tonneaux et faire remplacer tout de suite les cercles défectueux. Les tonneaux descendus et placés sur les chantiers, on doit les visiter avec soin pendant les premiers jours, et ensuite de temps en temps; si les tonneaux sont remplis de vin de l'année, il faut les percer près de la bonde et fermer le trou avec un tampon, qu'on lève de temps en temps pour s'assurer si le vin n'est pas encore dans un état de fermentation. On s'en aperçoit lorsqu'en levant le fausset, l'air sort avec sifflement; dans ce cas il faut lever le fausset tous les jours, et ensuite à des intervalles plus éloignés; lorsque l'air commence à sortir avec moins de violence, avoir soin de mettre les fils boudés de côté pour éviter l'air par la bonde.

Si le vin s'échappe par quelque endroit, on cherche à reconnaître la source du mal; si c'est un trou de ver, on le reconnaît facilement dans la partie découverte du tonneau. Si le trou se trouve sous les cercles, on peut le découvrir en les écartant ou en faisant sauter l'un d'eux. Si le vin s'échappe par un trou sur un éclat de douve,

Les deux morts de Bella Mariel Enbuminures

par Halina Izdebska

Quand la petite Jo Mariel, si jolie, fut enterrée, le désespoir de ses parents fut tel qu'ils ne se ressemblaient plus. Le père, banquier, habitué à manier des millions comme en s'amusant à un jeu formidable, devint, du jour au lendemain, un vieil homme il ne s'occupa plus d'affaires, disait-on, que pour oublier son malheur personnel. La mère resta une année entière dans un état de prostration complète, incapable de sourire, sans force pour vivre, ramenée sans cesse au souvenir de la perte qu'elle venait de subir.

Au bout de la deuxième année, une autre fillette vint au monde, tellement semblable à leur Jo disparue que la mère, en comparant les photos, n'en croyait pas ses yeux. C'était comme si la mort avait eu pitié de cette immense douleur et avait relâché sa proie. Il arrivait au début que Mme Mariel, en contemplant la petite figure ronde de son bébé, cherchât dans son sourire, dans son regard, les sourires et les regards de la première-née. Son mari l'entendit une fois de la chambre voisine demander d'une voix tremblante: "Dis, tu es bien Jo qui me reviens?" mais il ignorait que sa femme subissait une illusion étrange, qu'elle lisait dans les grands yeux noirs du bébé un acquiescement, une intelligence absolument hors de proportion avec l'âge de l'enfant, comme si vraiment une réincarnation mystérieuse avait eu lieu.

Les années s'écoulaient, la vie avait repris son goût habituel. La petite Bella grandissait, devenait très belle, estompait de plus en plus l'image de Jo. Ce n'était plus le reflet de la petite disparue que les parents cherchaient en elle, mais bien elle-même, cette fillette douce et grave, d'un charme tellement prenant que les parents ne pouvaient plus se représenter leur vie hors de sa présence.

Bella était svelte, mais semblait robuste; sa figure ovale toujours légèrement halée faisait penser aux Madones de maîtres italiens; si bien qu'une vieille dame ayant fait sa connaissance, lui dit un jour en souriant:

"Il faudra que je change l'image de la Vierge devant laquelle je suis habituée à faire mes dévotions: vous lui ressemblez trop. Hier, en me mettant à genoux, j'avais l'impression que l'image me regardait avec vos yeux, et je n'ai pas pu prier!"

Elle avait atteint l'âge de vingt ans, et ses parents voyaient avec angoisse approcher l'instinct où elle quitterait leur foyer pour un autre. Aucun jeune homme de ceux qui l'entouraient ne leur paraissait d'ailleurs digne de leur fille; elle, de son côté, ne donnait lieu à aucune crainte, toujours douce et tranquille, affirmant qu'elle ne se marierait pas, qu'elle se plaisait trop auprès de ses parents, qu'elle ne pouvait penser sa vie confondue avec celle d'un homme: — les paroles, mêmes que ses parents rêvaient d'entendre, comme si, ayant mis jadis fin à leur désespoir, elle continuait à changer en joie chaque de leurs tristesses. Comme ils l'adoraient, cette enfant si belle et si sage, pareille vraiment à un souhait réalisé!

Une seule fois un jeune poète, riche et déjà célèbre, entreprit avec véhémence la conquête de ce cœur intact; mais après un long entretien avec Bella — les parents attendaient, sans oser échanger un mot — il réapparut devant eux pâle et bouleversé, déclarant qu'il était forcé d'entreprendre un long voyage. Bella, un peu rêveuse, était douce et calme, comme d'habitude.

Cependant les parents éprouvaient encore une vague appréhension: leur premier deuil leur avait appris de se méfier au sein même du bonheur, de craindre l'exil se trouvant au paradis... Bella paraissait robuste; mais elle avait de temps en temps des crises cardiaques. Ses parents se disaient quelquefois que ce qui faisait leur plus grand bonheur: sa crainte de vivre, son inaptitude psychologique au mariage, provenait peut-être d'un manque de forces vitales, était un indice d'un organisme débile, incomplètement développé... Ils ne savaient plus quoi craindre et quoi souhaiter.

Il arriva en effet un jour, malgré la présence continue de deux médecins aidés par une infirmière, après être restée toute la journée au lit et après une nuit plus horrible que tout ce que les pauvres parents eussent pu imaginer, la jeune fille cessa de vivre vers 5 heures du matin.

Il faut dire qu'un troisième médecin avait été mandé, mais qu'il se trouvait momentanément hors de la ville et qu'il n'avait pu être atteint. Un message lui avait été laissé à la maison; et les deux médecins que les parents suppliaient, comme des fous, de leur conserver leur fille, ne cessaient de répéter:

"Si le Dr Brix était là! Lui qui fait des miracles, il est le seul qui puisse la sauver!" A 5 heures et quart, quand un des médecins vint à la fois, consulta l'autre du regard et secoua tristement la tête, un coup de sonnette violent retentit. C'était juste au moment où l'autre médecin demandait à mi-voix: "Morte?" ou le premier d'un mouvement de la tête répondait "Morte!" ou les parents, suspendus encore à un espoir infiniment fragile, répétaient en écho: "Morte!" sans y croire. Un deuxième coup de sonnette couvrit ce mot, comme en le barrant.

Deux domestiques emportèrent le corps de la mère évanouie; l'infirmière le suivit en pleurant amèrement. Ce cortège lamentable se heurta sur le seuil à un homme jeune encore, grand et fort, à la belle figure volontaire. Il s'écarta pour faire passer le groupe, jeta un regard bref sur la femme qu'on emportait, sur ses deux collègues, sur le cadavre étendu sur le lit. Ses étranges yeux, bleus et froids, par leur couleur semblaient appartenir à un autre visage.

Son regard devint plus attentif; une sorte de sourire apparut sur sa figure lorsqu'il fixa la jeune fille devenue d'une beauté indicible: le front, le nez, les cils, la bouche, tout était d'une perfection qui serait le cœur.

Le Dr Brix échangea quelques mots à voix basse avec les deux médecins. Ils sortirent, emmenant le père complètement hébété. Ils posèrent sa trousse par terre, ferma la porte à clef et resta seul avec la morte.

Dix minutes se passèrent, peut-être quinze.

Le Dr Brix ouvrit la porte et appela ses collègues. Un sourire dont on pouvait dire comme de ses yeux bleus qu'il venait d'un autre visage, sourire étonnamment jeune, l'illuminait et le transformait complètement.

Les médecins entrèrent, le banquier le suivit. Bella était assise sur le lit, les couleurs revinrent sur ses joues, ses yeux étaient fixés sur son père dont les genoux fléchirent à ce spectacle imprévu. D'une voix faible, mais distincte, elle demanda où était sa mère.

Cependant le Dr Brix s'esquiva, promettant de revenir le lendemain à la même heure.

La mère fut comme étouffée par le bonheur. Elle riait et pleurait à la fois; on craignit un instant pour sa raison. Mais elle se calma assez vite. On prend si vite son parti d'être heureux! Elle voua une adoration craintive au Dr Brix qui — comme il l'expliqua brièvement le lendemain — par un massage électrique du cœur, y introduisant une aiguille et y faisant passer le courant grâce à un petit appareil de son invention, avait ramené la jeune fille.

Le Dr Brix ajouta cependant que l'état de Bella demandait une surveillance continue, qu'il préférerait la garder auprès de lui, en qualité d'épouse, expliqua-t-il comme la chose la plus naturelle. Mme Mariel qui avait toujours craint une séparation, n'avait maintenant peur que d'une chose: que sa fille ne refusât, une fois de plus, de se marier. Mais Bella ne manifesta aucune répugnance, comme si la chose venait de soi. Les formalités furent abrégées dans toute la mesure du possible, et le mariage eut lieu.

Que les jeunes époux ressemblaient peu à ceux qu'on rencontre ordinairement à l'église! Ils souriaient en écoutant la foule proférer: "Quel beau couple!" Toutes les jeunes filles enviaient Bella, tous les jeunes gens le Dr Brix.

Cependant, la première période d'acceptation heureuse passée, la mère connut des minutes d'angoisse mortelle. Elle se plaignit à son mari du vide que Bella avait laissé à la maison en suivant cet inconnu. Elle avait des sursauts de jalousie absurde; elle répétait rêveuse et têtue: "C'est moi qui l'ai mise au monde. Je l'ai nourrie au sein aussi longtemps que c'était possible, pour la recréer chaque jour, pour qu'elle tire de moi toute sa substance. Et voilà que maintenant cet homme lui donne la vie — que tous les jours elle n'existe, paraît-il, que grâce à lui!"

Son mari, se sentant abandonné lui aussi, haussait cependant les épaules, marmonnait: "Tu devrais te considérer heureuse qu'il en soit ainsi!"

Mais elle recommençait à geindre, comme après la mort de la petite Jo. Des images imprévues, des absurdités manifestes grouillaient dans ses discours:

"Bella disait qu'elle ne se marierait jamais, et voilà qu'elle n'a pas pensé du tout à refuser cette fois-ci. Il est donc vraiment un sorcier, cet homme? (elle disait toujours "cet homme" en parlant du Dr Brix, et Dieu, quel abîme de haine elle mettait dans ces courtes syllabes!) Il sait faire oublier les pensées qu'on a toujours eues, comme il sait faire oublier qu'on était mort? Ou peut-être il lui raconte-t-elle ce qu'elle fait obstinément devant nous: son court séjour au pays de la mort?"

Bella venait souvent rendre visite à ses parents, tantôt avec son mari, tantôt sans lui. Sa mère la contemplait alors muette d'extase, sans un reproche, sans une plainte. Mais quelques heures se passaient, et elle recommençait à geindre.

Chaque mère connaît cette détresse devant la chair de sa chair et le sang de son sang qui devient pour elle un être étranger et mystérieux. Il y a si peu de temps, Bella était pour elle transparente, sans secret. Elle pouvait deviner toutes les pensées de sa fille, connaissait ses occupations, ses lectures, ses plaisirs, ses ennuis. Maintenant il y avait un monde entre elles. Un homme vient — et la mère ne reconnaît plus son enfant; elle lui pressent des joies et des larmes qu'elle ne sait plus...

Et de nouveau le mari haussait les épaules et, d'une voix altérée tout de même, bougonnait: "Mais bien sûr! Elle s'est mariée, et ça compte! Tous les parents passent par là. D'ailleurs, toi-même, tu as voulu ce mariage. Et puis, tu sais bien que sans lui..."

"Tu ne comprends pas! Tu ne l'as pas vraiment aimée!" gémissait la mère. Et elle revênit confusément d'un miracle qui lui rendrait sa fille.

Un jour le Dr Brix fut rapporté à la maison mort dans un accident d'auto banal.

Mme Mariel, avertie, accourut aussitôt auprès de sa fille. Il y avait en elle une gêne insupportable, comme si elle se sentait coupable. "Après tout, se disait-elle, qui sait si nos pensées, nos desirs dissimulés..." Elle se figurait un conducteur d'auto, faisant un geste maladroit sans se douter que c'est elle, dans une chambre lointaine...

Dans l'appartement de son gendre, moins somptueux, plus sévère que le sien propre, ses pas eux-mêmes avaient une résonance inaccoutumée. "Criminelle, je suis une criminelle!" se répétait-elle, sans plus penser au sens de ces paroles.

Elle voulait ramener chez elle sa fille qu'elle trouvait très pâle, sans une larme. Elle la consolait de son mieux, pardonnant à son gendre mort tout ce dont elle l'avait secrètement haï de son vivant.

Cependant, Bella hésitait. Demain, peut-être, disait-elle; et elle avait tout le temps le geste d'aller retrouver dans la chambre à coucher le corps de son mari.

La mère dut rentrer chez elle toute seule. "Pour la dernière fois", pensait-elle. Le lendemain un domestique lui téléphonait balbutiant d'effroi:

Bella Brix avait été trouvée morte sur le grand lit jumeau auprès du cadavre de son mari. Personne ne put dire à la malheureuse mère comment les choses s'étaient passées. Seulement on avait trouvé au pied du lit un petit appareil étrange que tout le monde affirmait n'avoir jamais vu auparavant.

DESTINÉE

Au docteur H. Dufrenelle

Lorsque la goëlette a quitté les amarres, il était quatre heures à peine, et, depuis des heures, on ne voit plus la terre. On ne voit que la mer, la mer circulaire que vient aspirer, à tous les points de l'horizon, le ciel nuageux, immense; et, ce spectacle est d'une angoissante monotonie. On entend le sifflement lugubre du vent dans les cordages, le chuintement de la coque qui s'insinue dans les flots, le grincement d'une poulie, telle la crécelle aigre de quelque mouette.

La goëlette, énigme grise, a mis le cap sur une destination vague. Court-elle sur aux bancs de Terre-Neuve, là où la manne attend le chalut? Vait-elle mouiller en rade de l'île-aux-Sables? Fait-elle voile vers le Havre-de-Grâces? Pour le moment, le bateau muet est plutôt semblable à un grand oiseau des mers qui survole l'immensité, sans but, sans idéal, par routine, et qui continue de voler parce qu'il veut continuer de vivre.

La goëlette est une simple tache, à peine accentuée sur le désert vert-bleu, mouvant; c'est enveloppé d'une cape malsaine, d'une brume où s'opère la sublimation du désespoir; c'est en plein la texture qui convient à une atmosphère de suicide: la goëlette n'est guère plus prononcée qu'une algue verte, qu'une coquille de noix, dressées par la houle.

Cependant, cette carène qui semble une chose infime, perdue sur le chemin de l'éternité, captive trois rudes vivants, gabiers, héritiers de Basques, de Bretons, de Scandinaves, hommes téméraires qui rêvaient le rêve persistant d'enfermer dans leurs yeux la vision d'horizons toujours reculés... Et, que ces horizons fussent marins!... L'atavisme de ces hardis pourfendeurs d'aventure encercla la tête du trio en ciré, à bord de cette nacelle dont le beaupré déchire le voile blagard.

Or, ces hommes sont simples d'une façon déconcertante. Moi, quidam de l'intérieur, j'ai rencontré, l'autre fois, le timonier à la barbe envahissante sur un faciès de sauvage. Jo lui ai redit mon admiration pour ces croisières hasardeuses dont il est l'artisan, sous des embruns hostiles; pour sa vie qui est une aventure perpétuelle et grandiose. Le timonier a craché dans le havre, un jet de jus de chique. Il a haussé les épaules.

— Quelle est l'idée de faire des poésies avec notre métier? On bourlingue sur la mer, parce qu'on est bien obligés d'y bourlinguer, si on veut vivre, quoi. Le bon Dieu a trouvé correct de nous placer sur la mer au lieu de nous placer ailleurs, où on aurait connu peut-être, une vie plus douce. Eh bien... On arriva à prendre ça comme ça vient: la mer et la vie... Mais, encore une fois, c'est pas une raison pour faire des poésies avec nous autres..."

Philosophie quintessenciée?... Fatalisme inconscient?... Le timonier est semblable à son bateau. Son bateau est semblable à l'oiseau des mers qui, obstinément, suit la parabole de son destin, et qui continue de voler parce qu'il lui faut bien continuer de vivre.

Donat COSTE

NOCTURNE

Le sommeil est tombé Sur la ville moderne Et a paralysé Ses labours de géhenne.

O nuit, viens assourdir Les douleurs de nos plaies, Celles qu'on sent venir, Et celles qui sont vraies.

Etends ton baume noir Mais doux comme une mère Sur tous nos désespoirs, Sur toutes nos misères.

Sur le petit enfant, Qui dort aussi dans l'ombre, Sur les cœurs innocents Et sur le pêcheur sombre.

Tous ont besoin de toi, O nuit, calme déses, Apporte à tous les toits L'oubli par ton ivresse.

Maurice HUOT

Brévités bibliographiques

Guy de Pourtales. *Berlioz et l'Europe romantique* (Edit. "Vallées", Montréal, 1944, 382 pages, \$1.75). — Hector Berlioz (1803-1869), un des membres de la génération romantique, a renouvelé la musique. On sait que le romantisme s'est étendu à tous les genres artistiques. Le célèbre compositeur et critique musical a brisé les cadres, dans lesquels végétait sans grandeur, sans liberté, la musique de la Cour, les ballets d'opéra, les petits opéras bourgeois. Il a tout élargi. On peut le déclarer incomplet, obscur, sans charme; il n'en est pas moins le premier grand lanceur d'idées nouvelles, le premier romantique et le plus ardent des révolutionnaires de l'art musical français. Cette magistrale biographie de Berlioz est d'une grande valeur par sa documentation et par ses considérations. C'est une étude biographique et critique très complète et harmonieusement composée. C'est un tableau captivant où l'œuvre et la vie, situées dans le temps et soumises à ses influences, s'expliquent l'une par l'autre, se fondent et se confondent.

Free France (501 Madison Avenue à New-York). — Publication officielle du Gouvernement Provisoire de la République Française, dont le but est de faire connaître aux Américains les activités de la France libérée de la botte allemande. Les articles abondamment illustrés — ce numéro contient une trentaine d'illustrations — "Les Rapports franco-américains", "La France en Guerre", "Les Nouvelles de Paris", "Le Traité franco-russe", les Rapports internationaux de la France", "Les Activités politiques de la France", "La Reconstruction économique de la France" et "La France d'outre-mer" montrent la haute tenue et le grand intérêt de cette revue mensuelle en langue anglaise.

Tricolor (1 East 57th Street à New-York, \$4. par an). — Cette revue française en langue anglaise, superbement imprimée sur beau papier, poursuit sa tâche de former le lien entre les deux grandes républiques, la France et l'Amérique. Dans le numéro de février il faut surtout signaler une poésie de Louis Aragon en traduction anglaise de

John Hayward, "Le Journal d'un Artiste", d'Odilon Redon, également traduit en anglais, "l'Obscénité et la Loi de la Réflexion", de Henry Miller, "Les Coiffures à travers les Ages", de Félix Kraus et "Que pensez-vous des Ecoles des Mariages?", de Marthe Lecourges artistiques. Le célèbre compositeur et critique musical a brisé les cadres, dans lesquels végétait sans grandeur, sans liberté, la musique de la Cour, les ballets d'opéra, les petits opéras bourgeois. Il a tout élargi. On peut le déclarer incomplet, obscur, sans charme; il n'en est pas moins le premier grand lanceur d'idées nouvelles, le premier romantique et le plus ardent des révolutionnaires de l'art musical français. Cette magistrale biographie de Berlioz est d'une grande valeur par sa documentation et par ses considérations. C'est une étude biographique et critique très complète et harmonieusement composée. C'est un tableau captivant où l'œuvre et la vie, situées dans le temps et soumises à ses influences, s'expliquent l'une par l'autre, se fondent et se confondent.

La Voix de France (535 Fifth Avenue à New-York, \$1. par an) section scolaire de *Pour la Victoire*, journal mensuel illustré, dirigé avec habileté par le confraternel Adolphe Demilly, ancien fondateur et directeur de l'excellent journal *La Voix de France*, le premier porte-parole en Amérique de la France combattante avant sa fusion avec *Pour la Victoire*. — Notons, au sommaire du numéro de février, "Du Maquis au Lycée, d'après un reportage de Marcelle Auclair", "Mistral et Miréille", "Une Main se tend...", "Entretiens sur Claude Debussy avec Variété", par Lucie de Vienne, "Evolution de la Musique française de Jean-Jacques Rousseau à Gustave Charpentier" et "Au Son des Tambours en Haïti". Le journal présente aussi, pour le divertissement des élèves, des anecdotes, des caricatures et des mots croisés. Ce journal, d'un format agréable et d'une présentation convenable, se recommande grandement aux élèves de la langue française.

Solidarity (New-York), organe des ouvriers progressistes d'origine allemand, présente, dans son numéro de janvier, un éditorial sur "l'Étrange Acte du nouveau Congrès" où il s'agit de la continuation par le congrès des États-Unis du Comité Dies.

Maximilien RUDWIN

Advertisement for 'Obligations de la Victoire' with a graphic of a soldier and the text 'Le meilleur placement'.

AU THEATRE ARCADE



M. MARCEL CHABRIER qui fait ses adieux avec la pièce "Le Berceau", d'Eugène Brieux, dès vendredi soir à l'Arcade.

Jean Dansereau au Plateau

M. Jean Dansereau donnait dimanche dernier, le 15 avril, le deuxième d'une série de récitals-causeries, sous les auspices des Amis de l'Art.

Dimanche, le 22 avril, M. Dansereau viendra au Plateau, dans un troisième récital, dont voici le programme :

- a) Trois intermèzzis... BRAHMS
b) Trois ecossaises... CHOPIN
Fantaisies



Wallace Beery et James Gleason, réunis dans le film "THIS MAN'S NAVY", qui passera à l'écran du Princess.

AVIS DE REQUETE POUR DIVORCE

Avis est par les présentes donné que Edith May Hort, de la cité de Montréal, dans la Province de Québec, s'adressera au parlement du Canada à sa présente ou à sa prochaine session afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son mari, Norman Leslie Search, vendeur, de la cité de Montréal, dans la Province de Québec, pour cause d'adultère.

Paru récemment aux Editions Beauchemin: La Diphthongaison, Essai de synthèse, par l'abbé A. M. Lemoine, directeur du Collège Stanislas. Ce livre de phonétique expérimentale s'adresse non seulement à des spécialistes, mais aux étudiants désireux d'aborder la science austère de la phonétique.

SEMENCES PLANTES ET ACCESSOIRES DE JARDIN NOUVEAU CATALOGUE GRATIS "Chez FERRON tout est bon."



Un ancêtre du "Bavoir"

Des personnes légères et irréfléchies expriment naïvement l'opinion qu'un journal est une chose que l'on met au panier... ou ailleurs... après l'avoir distraitement parcouru. Quelle erreur! Un journal est une chose que l'on conserve précieusement, à laquelle on revient avec intérêt et profit, lorsque, avec les années qui lui ont enlevé toute actualité, il est devenu un document humain dont la valeur va en augmentant.

Ainsi, dans The Montreal Daily Witness, en date du 26 juin 1889, je découvre un article d'un rare intérêt. Cet article, il est vrai, est reproduit d'un autre journal de l'époque, malheureusement introuvable aujourd'hui, L'Etendard. Ne pouvant retrouver L'Etendard, je me vois donc contraint de retraduire son article de la traduction anglaise parue dans The Montreal Daily Witness. Je sais bien que mes lecteurs y perdront, car je ne saurais atteindre à la perfection de style qui devait caractériser les articles de L'Etendard — perfection de style qui, Dieu merci! s'est perpétuée dans la bonne presse nationaliste. Mais l'article offre en soi un tel intérêt qu'il devrait, je n'en doute point, demeurer d'une lecture passionnante, même dans la malhabile traduction que j'en puis faire. Qu'en juge:

Nous devons vivre au sein d'une population d'origine différente, qui tente elle-même un début d'existence nationale. L'esprit "canadien" acquiert beaucoup de vogue chez nos concitoyens de langue anglaise, et ils nous invitent à oublier nos origines et à nous unir à eux pour ne plus former qu'une nation "canadienne".

Cette invitation, nous en sommes persuadés, est inspirée par un sentiment de sincère estime à notre égard, et nous l'accueillons avec toute la sympathique considération qu'elle mérite; nous leur demandons seulement sur quelle base cette nation sera constituée.

La nation canadienne que ces messieurs désirent former, — quelle sera sa langue? Ils répondent: "L'anglais; c'est aujourd'hui la langue du commerce, c'est la langue universelle." Quelle sera la religion? Ils répondent: "La nôtre." Quelles seront nos aspirations, nos lois, nos coutumes? Ils répondent encore: "Les nôtres."

Eh bien, — nous, Canadiens français, sommes aussi désireux que nos concitoyens de langue anglaise de former une nation homogène, forte et prospère; mais, beaucoup plus avancés qu'ils ne sont en matière d'idée nationale, nous leur demandons pourquoi nous devrions sacrifier tout ce que nous sommes; pourquoi nous devrions renoncer à notre langue, à nos lois et à nos coutumes, qui sont meilleures que les leurs? Nous possédons déjà tous les éléments qui constituent une nation. Le sentiment national canadien-français est très vivace au sein de notre population tout entière, et il serait pratiquement impossible de le déraciner. Nous ne demanderions certainement pas mieux que de voir notre Canada peuplé par une nation homogène, forte et puissante. Que, par conséquent, nos concitoyens de langue anglaise viennent à nous, nous les recevrons à bras ouverts; et, comme ceux qui, dans nos paroisses, ont contracté des alliances de famille avec nous, ils deviendront rapidement aussi bons Canadiens français que nous-mêmes!

Il y a toujours, comme ça, des gens qui ne reculent jamais devant la simplicité d'une solution! Bien sûr, si tous les Français avaient consenti à parler allemand et à demander la citoyenneté allemande, il n'y aurait pas eu de mésentente entre Français et Allemands; ou, si tous les Allemands n'avaient pas demandé mieux que de devenir tous de bons sujets britanniques, deux guerres eussent été évitées... Mais voilà: certaines solutions semblent impossibles, en raison même de leur simplicité, peut-être... Oh! je sais bien que nombre de Canadiens de langue anglaise seraient ravis de nous voir renoncer à notre langue, à nos traditions et à tout ce qui constitue notre caractère particulier... Mais voilà: nous ne sommes pas du tout décidés... Et il se trouve également des Canadiens de langue

française qui aimeraient dominer le Canada tout entier, lui imposer la langue française, la religion catholique et la saine tradition des sçieurs de bois et des porteurs d'eau... Voilà: les Canadiens de langue anglaise n'y sont pas du tout décidés...

Mais, heureusement! Il se trouve aussi, et en majorité, des Canadiens tout court, qui croient que la religion est l'affaire de chacun, ne concernant que sa propre conscience, et que c'est une chance inestimable pour notre jeune pays de posséder deux langues — les deux plus belles du monde — et de pouvoir puiser à deux cultures — les deux plus riches du monde.

Si l'on se place du point de vue purement pratique, nos compatriotes de langue anglaise n'ont pas tort de réclamer la langue anglaise comme langue officielle du Canada. C'est aujourd'hui, véritablement, la langue universelle, la langue qu'il faut connaître pour réussir, et en Amérique, c'est la langue de l'immense majorité.

Aussi, nous, Canadiens français, nous apprenons volontiers l'anglais, et presque tous les pères de famille réclament un meilleur enseignement de cette langue dans les écoles canadiennes-françaises...

Mais, parce que nous apprenons l'anglais, est-ce une raison pour renoncer au français? Certes non! Nous constatons tous les jours quel avantage formidable c'est pour nous que la connaissance de deux langues. Renoncer au français, ce serait pour nous renoncer à ce que nous possédons de meilleur et de plus beau. Ce serait nous condamner à l'infériorité pour un temps indéfini, car avant que nous possédions parfaitement l'anglais et puissions nous imposer au pays tout entier, il risquerait de s'écouler quelques lunes...

De là à vouloir imposer le français comme langue unique à tous les Canadiens, il y a de la marge! Une idée aussi chimérique peut germer, peut-être, dans la cervelle des rédacteurs du Bavoir, digne successeur de L'Etendard. Mais aucun homme de bon sens ne s'y arrêterait. Autant demander à la République Française d'adopter comme seule langue officielle le breton ou le provençal! La proportion est à peu près la même, si l'on compare la population de la Provence ou de la Bretagne à celle de la France tout entière, et la population du Québec à celle de l'Amérique de langue anglaise.

Mais, par exemple, nous pouvons recommander, et chaudement, aux plus doués et aux plus intelligents de nos compatriotes de langue anglaise d'apprendre le français. Comme ils augmenteraient ainsi leur culture et leur valeur personnelle, et à quelles joies ils s'initieraient!

Je parle assez mal l'anglais, l'ayant appris trop tard, comme la plupart des Canadiens français. Mais je suis parvenu à le lire parfaitement. Et quel plaisir je goûte à savourer la littérature anglaise, en lisant les grands auteurs anglais dans le texte original! Quelle joie éprouvera de même un Canadien anglais intelligent et cultivé à pouvoir lire les grands auteurs français dans la langue savoureuse qu'ils ont écrite!

Toutes les écoles anglaises du Canada devraient enseigner le français, comme toutes les écoles canadiennes-françaises doivent enseigner l'anglais. Non pas comme une langue morte, que l'on lit difficilement et que l'on ne peut du tout entendre; mais bien comme une langue vivante, avec des cours de conversation qui préparent à l'échange d'idées et de sentiments en des causeries intéressantes et profitables.

Tous les Canadiens dignes de ce nom désirent aujourd'hui former une véritable nation canadienne. Cette nation ne saurait imposer une religion unique, une seule langue, des aspirations à sens unilatéral. La nation canadienne doit conserver, et précieusement, les deux langues officielles du Canada, et encourager l'expansion de deux cultures également admirables. Quant à la religion, encore une fois, c'est l'affaire de chacun. Et, de même, les aspirations, sont aussi multiples qu'il y a d'individus pensants!

Elle se formera enfin, la nation canadienne! Mais il ne devra y avoir, ni d'une part ni de l'autre, d'oppression, de coercition. Ce devra être l'association vraiment démocratique de gens également décidés à préserver ce que l'humanité a produit de meilleur et de plus grand.

Félicien MONDOR

CONVENTION AMENDÉE

Les négociations pour amender la présente convention collective à Arvida ont été interrompues par le Syndicat National vendredi, alors que l'Aluminum Company of Canada, Ltd. ne s'est pas rendue aux demandes du Syndicat en ce qui concerne le "check-off" et le "maintenance of membership".

L'Aluminum Company of Canada, Ltd. a une entente avec le Syndicat National Catholique aux usines d'Arvida, où le Syndicat a récemment été assermenté comme représentant officiel des employés. Des négociations pour amender la

convention ont immédiatement suivi l'élection récente. Le Syndicat a présenté à la compagnie le projet des amendements proposés et la compagnie à son tour a remis au Syndicat le projet des amendements qu'elle désire.

"LE PERE CHOPIN" au SAINT-DENIS



LOUIS ROLAND et GINETTE LETONDAL dans le film "LE PERE CHOPIN" présentement à l'affiche du St-Denis.

"LE PÈRE CHOPIN" au Saint-Denis

Jeudi soir première mondiale du film "Le Père Chopin" au Saint-Denis. La direction de France-Film annonce que ce spectacle est précédé à bureaux fermés toutes les places ayant été emmenées à quelque minutes des lundi.

Dès demain "Le Père Chopin", premier film de langue française entièrement tourné au Canada et une production Charles Philipp, de Renaissance Films, de Montréal, commencera sa carrière proprement dite. Le lancement de ce film présenté en exclusivité par France-Film au Saint-Denis demeure le plus grand événement des annales cinématographiques canadiennes. Pour la première fois au pays on a tourné un film de long métrage: on l'a tourné dans le Québec, à Montréal, et à Saint-Théodore de Chertsey et on l'a réalisé avec des artistes canadiens et français. Le metteur en scène Fédor Ozep a vaincu toutes les difficultés imaginables et il a trouvé chez nos acteurs comme chez Jean Desprez, auteur des dialogues, une collaboration excellente. Le public jugera. Quinze vedettes, vingt seconds

robes, une figuration de 4000 personnes, deux orchestres, des vues inédites de la métropole, une musique spécialement écrite pour le film, autant d'atouts du succès. On applaudira Madeleine Ozeray, Marcel Chabrier, Pierre Durand, François Rozet, Janine Sutto, Guy Mauffette, Albert Duquesne, Ovide Legaré, Ginette Letondal, Pierre Dagenais, Louis Roland, Jeanne Maubourg et autres dans une histoire pathétique, celle d'un frère qui se retrouve et se rend compte qu'il n'est pas du bonheur et de la vie la même conception. L'amour, l'aventure, la fortune provoqueront des événements nombreux.

"Le Père Chopin" est donc le film à voir pour mille raisons. Il y aura foule mais on est prêt de tenir compte que France-Film présente le film à ses prix habituels. (communiqué)

LE JOUR est édité par la Compagnie Le Jour Limitée, 180, rue Sainte-Catherine, suite 44, Montréal, tél. "Plateau 7471, Jean-Charles Harvey, directeur, et imprimé par La Compagnie de Publication de "Le Jour" Limitée, 180, rue Sainte-Catherine, Montréal.

CAPITAL PAYE ET RESERVE \$5,000,000



AGISSEZ-VOUS EN QUALITÉ D'EXÉCUTEUR TESTAMENTAIRE?

Si oui, et si vous désirez être relevé du travail de détail de la succession, nous serions heureux d'être votre agent. La loi vous autorise de recourir à nos services et nos honoraires sont des plus modérés.

F. G. Donaldson Président et Général Morris W. Wilson Vice-Président Gordon W. MacDougall, C.R. Vice-Président

MONTREAL TRUST COMPANY

511 PLACE D'ARMES, MONTREAL

HALIFAX WINNIPEG EDMONTON TORONTO VANCOUVER ST-JEAN, TERRE-NEVE LONDRES, ANGLETERRE NASSAU, BAHAMAS

Le Vrai Chez-Soi Hôtel St-Regis 392, RUE SHERBOURNE RA. 4135 TORONTO

W.H. PERRON & CIE GRAINETIERS & PÉPINIÉRISTES 935 BLVD ST LAURENT, MONTREAL

Le Ministère des Finances du Dominion du Canada met en souscription publique

Le Huitième EMPRUNT DE LA VICTOIRE

\$1,350,000,000

Daté du 1er mai 1945 et portant intérêt à compter de ce jour, réparti en deux tranches, au choix de l'acheteur, ainsi qu'il suit

Table with 2 columns: OBLIGATIONS 3% ÉCHÉANT LE 1er OCTOBRE 1963, OBLIGATIONS 1 3/4% ÉCHÉANT LE 1er NOVEMBRE 1949. Includes interest rates and coupon details.

Le produit de l'émission sera affecté par le Gouvernement aux dépenses de guerre. Les registres de l'emprunt, ouverts le 23 avril 1945, se clôtureront le ou vers le 12 mai 1945.

Vous pouvez acheter ces obligations par l'intermédiaire de tout vendeur de l'Emprunt de la Victoire, de toute succursale au Canada d'une banque à charte, de toute banque d'épargne, société de fiducie ou de prêt autorisée, ou des Auxiliaires des Finances de Guerre à l'endroit où vous travaillez, de qui vous pouvez vous procurer des prospectus et des formules de souscription.

En ligne pour la Victoire! — achetons tous des Obligations



Contribution de la BRASSERIE "BLACK HORSE" DAWES



# On rend justice aux instituteurs catholiques

## Souscrivez au Ville Emprunt pour édifier un Canada prospère

La guerre d'Europe achevée. La guerre du Pacifique est en bonne voie.

Déjà, le Canada, qui a accompli un effort de guerre immense et qui a sa grande part dans la victoire des Nations Unies, se tourne vers l'oeuvre de reconstruction et s'occupe de préparer un avenir de paix et de prospérité à ses fils qui ont si vaillamment combattu.

Pour des centaines de milliers de Canadiens va s'ouvrir la période difficile de réadaptation à la vie civile. Nous allons assister au retour de l'industrie canadienne à la production civile. Tout cela présente des problèmes délicats, et il importe qu'ils soient réglés avec diligence pour éviter les heurts et prévenir une période de crise dont nous aurions tous à souffrir.

Le gouvernement canadien pense à nos vétérans de demain et multiplie les organisations qui les aideront efficacement à reprendre leur place dans la société, à jouer dans la prospérité de l'agriculture et de l'industrie canadiennes un rôle aussi brillant que celui

qu'ils ont joué dans la victoire de nos armes.

Il faut maintenant reconstruire le monde. A nous, Canadiens, il incombe d'édifier un Canada plus grand et plus heureux.

Cette oeuvre de vie demande, comme l'oeuvre de mort qu'est la guerre, du travail et de l'argent. Le travail, les Canadiens le fourniront! Et l'argent, ils le fourniront aussi!

Le gouvernement canadien lance son 8e emprunt. C'est véritablement l'emprunt de la Victoire!

Les sommes que nous allons fournir généreusement vont contribuer à la grandeur et à la prospérité canadiennes. Elles vont aider nos soldats à refaire leur vie normale, après le tragique intermède de la guerre.

C'est pour le Canada lui-même que nous allons prêter au gouvernement du Canada.

Et, il ne faut jamais l'oublier, en souscrivant à ce 8e emprunt, nous faisons encore le meilleur placement qui soit!

J. G.

# ROOSEVELT

— suite de la première page —

se sont fermés sur la leur sanglante de la victoire prochaine. Il venait d'être élu président des Etats-Unis pour la quatrième fois; toute la nation vivait en lui, parlait par lui, décidait par lui. Que fera-t-on maintenant qu'il n'est plus là? Il s'en va à la phase critique de notre époque troublée, au moment précis où l'ava avait besoin de son esprit universel et de sa longue expérience pour collaborer à la reconstruction de l'univers et à l'établissement d'une paix durable.

Il est impossible, pour le moment, de savoir quelles seront, dans l'avenir, les conséquences de cette mort. M. Truman, de vice-président devient président. Il

promettait, lundi dernier, de suivre fidèlement la voie tracée par son prédécesseur. Nous avons confiance que cet homme pratique, fils de ses oeuvres, se placera, sur le plan international, au même niveau que Roosevelt. Nous savons qu'il est homme à tenir parole. Il hérite d'un fardeau très lourd. C'est pour quoi les Alliés lui accordent leur confiance et leur sympathie. La paix a besoin de la nation américaine comme celle-ci a besoin de la paix du monde. M. Truman sait que les Etats-Unis ne peuvent désormais, sans se condamner au suicide, rester à l'écart des autres continents.

J.-Ch. H.

## Le Peuple Chinois pleure le Président Roosevelt...

TCHOUNGKING. — La mort soudaine et tragique du Président Roosevelt est vivement ressentie par le peuple Chinois; pour le Président Chiang Kai-shek, c'est la perte d'un ami personnel.

A son retour de la Conférence du Caire, à l'occasion de son message du Jour de l'An, 1944, voici en quels termes le Généralissime avait parlé de M. Roosevelt:

"J'arrive de la Conférence du Caire avec un renouveau de dévouement à la cause de la justice et de la paix. L'impression la plus profonde que j'ai eue du Président Roosevelt est celle de sa foi inébranlable, de sa détermination d'émanciper les peuples opprimés ainsi que son désir sincère d'aider la Chine à devenir une nation vraiment libre et indépendante. Il a mis à la base de sa politique l'obtention d'une paix véritable dans le monde et l'existence d'une égalité vraie parmi les hommes, et il croit que dans ce monde nouveau qu'il entrevoyait après la guerre la Chine devra être un des piliers. Cette attitude lui est dictée par son amour inné de la justice et sa politique est basée sur les relations pacifiques faites de confiance mutuelle entre les peuples Américains et Chinois au cours des 150 dernières années."

Le Président Chiang Kai-shek a envoyé un message de condoléance à Madame Roosevelt dans les termes suivants:

"Je suis extrêmement peiné d'apprendre la mort tragique du Président Roosevelt. C'est une grande perte pour tout le monde civilisé. Le bien que le Président Roosevelt a accompli vivra éternellement dans la mémoire de son peuple et aussi chez le peuple Chinois. Son nom et son idéal politique demeureront un phare pour l'humanité pour des siècles à venir. De même que nos paroles sont impuissantes pour louer ses contributions à l'humanité, de même nous nous trouvons incapables de trouver les mots propres à exprimer notre affliction.

"La peine qu'éprouve le peuple Chinois se trouve intensifiée par les sentiments de gratitude qu'il éprouve envers lui. En effet le Président Roosevelt a posé avec fermeté la base à une paix durable aussi bien que pour la victoire ultime des Alliés. J'ai confiance que sa tâche sera continuée et achevée par son successeur et le peuple Américain avec l'aide des Nations Unies. Puisse cette pensée vous apporter quelque consolation. J'ai demandé à ma femme de vous transmettre personnellement nos condoléances."

Le comité d'arbitrage accorde presque toutes leurs demandes aux instituteurs — Maximum de \$2,900 pour les hommes et de \$2,000 pour les femmes

### A QUAND LE TOUR DES INSTITUTEURS DE CAMPAGNE!

Après huit mois de délibération, les instituteurs catholiques de Montréal de langue française et de langue anglaise se sont vu enfin accorder les échelles de salaires que la Commission des Ecoles catholiques de Montréal s'était précédemment déclarée incapable d'adopter. Par contre, les nouvelles échelles de salaire n'ont pas été rendues rétroactives au 1er septembre 1943, ainsi que le demandait ces instituteurs.

Puisque la Commission des Ecoles catholiques de Montréal s'est déjà déclarée incapable de payer les salaires exigés, et que ces salaires ont été accordés aux instituteurs par un comité d'arbitrage relevant du gouvernement provincial, on en peut déduire que ce gouvernement devra trouver l'argent nécessaire pour assurer le paiement des salaires selon les nouvelles échelles.

Etant donné que la commission a accusé, avec ses revenus ordinaires, une série ininterrompue de déficits annuels, le comité d'arbitrage quelques semaines seulement avant que ne fussent entamées les procédures d'arbitrage.

Il y a longtemps que la Commission des Ecoles catholiques de Montréal et la Commission des Ecoles protestantes de Montréal se débattaient au sein de grandes difficultés financières, dont elles n'ont été tirées, périodiquement, que par des octrois spéciaux du gouvernement. Il est donc devenu évident que le gouvernement doit prendre les mesures nécessaires pour mettre fin, une fois pour toutes, à cette situation intolérable. Les revenus des commissions scolaires doivent être augmentés de façon permanente. Il est inconcevable que les instituteurs doivent attendre des mois pour apprendre si, oui ou non, leurs salaires peuvent être augmentés à un niveau en rapport avec les compétences et les services qu'ils rendent, simplement parce que la commission qui les emploie n'a pas les moyens de leur payer les salaires qu'elle-même considère comme justes et raisonnables.

Il faut déplorer que les échelles de salaires des instituteurs catholiques demeurent encore inférieures à celles des institu-

teurs protestants. Quand on sait que l'efficacité de tout travail et de tout rendement, en quelque domaine que ce soit, est généralement en rapport direct avec la façon dont ce travail est rétribué, on ne peut que souhaiter de voir s'améliorer le sort de nos instituteurs. Notre système d'enseignement ne pourrait que mieux s'en porter.

La Gazette a parfaitement raison lorsqu'elle écrit que les mêmes échelles de salaires devraient être en vigueur dans toutes les institutions d'enseignement, quelles que soient la langue et la religion des instituteurs. Leur tâche et leurs responsabilités sont aussi importantes dans tous les cas, et il est injuste qu'il y ait inégalité de traitement.

Enfin, même si l'on atteint pas d'un coup à la perfection, il faut se réjouir de l'amélioration sensible qui vient d'être apportée au sort de nos instituteurs. Voici les nouvelles échelles de traitements:

LES INSTITUTEURS				
Élémentaire	Supérieur	Année	Primo	Deux
Élémentaire	Élémentaire	Supérieur	Année	Primo
Élémentaire	Élémentaire	Supérieur	Année	Primo
Élémentaire	Élémentaire	Supérieur	Année	Primo

Il faut souhaiter, à présent qu'on a commencé à rendre justice aux instituteurs catholiques de Montréal, qu'on n'oublie pas leurs confrères des districts ruraux. La tâche de l'instituteur de campagne n'est pas moins importante ni moins pénible, au contraire... Elle est simplement plus ingrate.

Ensuite, nous pourrions exiger de nos instituteurs, mieux rétribués, un meilleur travail. Nous pourrions exiger de véritables compétences.

Car l'enseignement est un domaine où la meilleure volonté du monde et tout le dévouement imaginable ne sauraient suffire...

Pour former des instituteurs vraiment compétents, il faudra multiplier les écoles normales qui soient véritablement dignes de ce nom. Alors, et alors seulement, nos enfants pourront recevoir une instruction qui leur permette de lutter avec des chances égales de succès pour se tailler leur place au soleil.

P. R.

## Des crétiens à New York

New-York, 4 avril 1945  
Cher Jean-Charles,

Il est toujours plaisant d'apprendre par l'entremise du JOUR que, petit à petit, l'obscurantisme diminue dans notre infortunée province de Québec, mais je lis aussi, de temps en temps, d'autres journaux de Montréal et de Québec et il me semble qu'il n'y ait pas beaucoup de progrès depuis le temps où en 1910, quatre des membres d'une association bonducarde vinrent bien près de m'assassiner. Pourtant, au point de vue de tout homme intelligent et intègre, mon "péché" n'avait été que d'avoir prêché, par la parole et par écrit, un système éducationnel qui permettrait à nos petits compatriotes de pouvoir, au

sortir de l'école, gagner leur vie aussi facilement que les jeunes Canadiens de langue anglaise. De fait, ce que la même "gang" a fait à notre ami le Sénateur Boucard me fait croire que "plus ça change, plus c'est la même chose."

Toutefois, ce qui me fait écrire aujourd'hui (entre deux interviews) est qu'hier soir, en marchant sur Central Park West Avenue, j'entendis une voix féminine, avec l'accent du Canada qui disait: "Tu sais, Phosine que Le DEVOIR est un saint journal qui seul à Montréal possède assez de courage pour faire la guerre à ces maudits Anglais et qui met à sa place cette feuille athée Le JOUR." (Ceci fut exprimé dans un langage que j'appelle de l'Equimau). Naturellement, je soulevai mon chapeau, produis mon plus doux sourire et, m'excusant de ma témérité, je dis: "Comme vous avez raison de dire que Le DEVOIR est un saint journal, car n'est-il pas vrai que c'est notre bon clergé qui le soutient et, après tout, n'est-il pas du devoir de tous de se soumettre?" Cette jeune femme ne semble pas s'apercevoir du sarcasme et se met à me raconter une longue histoire: "C'est la faute de ces maudits Anglais, Juifs et Russes qui veulent nous priver de notre langue, et de nos lois et de notre sainte religion. On le voit bien, ajoutez-elle, par le refus de tous ces "chiens" d'écouter notre Saint Père le Pape qui veut qu'on fasse un païen chrétien avec Hitler dont on a dit tant de mal sans raison; simplement parce qu'il a voulu détruire le communisme" et palati et palati.

Ce que dit la bonne femme qui n'est sûrement pas plus bête que les autres lectrices et lecteurs du DEVOIR, démontre que l'éteignoir n'a rien perdu de son efficacité et qu'il faut redoubler d'efforts si l'on veut que le Canadien sois-disant français ne devienne le paria de l'Amérique et du reste du monde civilisé. Je ne puis comprendre pourquoi le gouvernement canadien ne met pas sous verrous les dirigeants du Bloc de tapettes qui crie si fort leur tirade anti-tout-ce-qui-est-vraiment-patriotique. Il ne se passe pas de jour où, sachant que je suis Canadien, Canadien tout court, l'on ne me regarde comme si j'avais la gale, en me disant que "you French-Canadians are just a bunch of bastards anyhow". J'ai beau leur répondre qu'il ne faut pas juger sans connaître les deux côtés de la question et je ne les convaincs qu'après leur avoir dit que le peuple sois-disant canadien-français écoute et croit tout ce que le bas-clergé lui dit et qu'un bonhomme qui se rebelle doit choisir entre mourir de faim ou... l'exil et que le clercal à la main haute sur ce qu'on appelle l'Education: livres, écoles, terrains et... professeurs.

N'empêche qu'il ne fait pas bon d'être connu comme Canadien français en ce pays. A un tel point que, grâce à mon nom, je "glisse" sur le "Canayen" et appuie sur le "Français". De cette façon, je ne passe pas pour une vache.

Keep fighting.

Dans les oreilles bourdonnant à la fois les paroles qu'on vous a répétés tout l'hiver et les chansons des oiseaux. On se demande ce qu'on entend. Est-ce la neige qui continue ou le rossignol qui commence?

**Achetez les Obligations de la Victoire**

**"SALADA"**

## LES MOTS CROISÉS DU JOUR

par TITILLIT

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1														
2														
3														
4														
5														
6														
7														
8														
9														
10														
11														
12														
13														
14														
15														

- HORIZONTALEMENT**
- Action de reconnaître.
  - Inspiré par l'amitié — Rol du Cambodge (1859 à 1901).
  - Gris brun — Symbole du germanium — Bandit qui court les mets pour voler.
  - Pronom indéfini — Possédas première note de la gamme ordinaire — Symbole du sodium — Percu par le moyen des yeux.
  - Equerre — Masse de neige durcie — Ville d'Autriche — Argile rouge ou jaune.
  - Préposition dans — Machine à crémaillère et à manivelle — Platfond orné de compartiments et de rosaces (architecture).
  - Troyen dont partie Virgile dans le IIe chant de son "Enéide" — Vieux mot qui signifiait "croûte".
  - Rongeur nommé communément "rat palmiste" — Avions — Eut la hardiesse.
  - Avant-midi (abrév.) — Gouvernements dirigés par.
  - Sifflet pour miter le cri des oiseaux — Préposition dans — Fleuve de Russie — Préposition dans.
  - Trage.
  - Temple japonais — Tourné de nouveau.
  - Fruit à noyau — Ordre prescrit des cérémonies — Destinée.
  - Épître que l'on place en tête d'un livre — Invoué comme preuve.
  - Personnage le plus en vue d'un parti politique — Alcaloïde extrait de l'ergot de seigle.
  - 2e conj. — Crochets de fer — Se dit d'un bâtiment qui s'affaisse.
- VERTICALEMENT**
- Couvert d'asperité — Rends mou.
  - Élévation de terrain — Colonne servant de support isolé.
  - En dega — Pêson des eaux douces de la Guyane et du Brésil.
  - Dialecte provençal — Masse d'acier sur laquelle on forge les métaux — Qui ne contient rien.
  - Il y a peu de temps — Epaques sablés.
  - Ancienne province du Danemark — Chemin bordé de maison — Port dans l'île de Ré.
  - Equerre — Syn. de "accors" dans.
  - Eu la faculté — Organes locomoteurs des animaux aquatiques.
  - Principes de tous les nombres — Faire la minute d'un écrit.
  - Durillon sur les doigts du pied — Faire le bombardier — Ile de l'Atlantique — Symbole du gallium.
  - Opération par laquelle on fait passer du sang des veines d'un individu dans celles d'un autre — Partie supérieure du bois d'un cerf.
  - 6e lettre grecque — Interjection marquant le désespoir — Excessif d'embourgeoisement.
  - Petit poème lyrique — Ville de Philadelphie — Branche de sal-tang.
  - Numéro (abrév.) — Guidé.
  - Lettra en mms — Combiner au nitre ou salpêtre.

### SOLUTION DU PROBLEME No 311

Paru dans le "JOUR", 14 avril 1945

P	A	C	I	F	I	S	T	E	D	E	B	A	T
R	U	I	L	E	R	E	N	C	O	U	R	I	R
E	B	O	U	E	R	N	A	R	E	N	A	T	A
M	E	A	T	U	R	S	E	R	E	N	E	N	
I	N	D	A	M	E	R	E	C	O	Q			
E	J	O	U	I	R	E	E	S	H	E	U		
R	O	U	S	E	L	E	T	A	B	E	T	I	
E	I	R	E	E	L	A	L	U	L	A	L		
M	E	T	R	O	P	O	L	I	T	A	I	N	
E	N	A	N	A	P	I	E	R	A	V	I		
N	O	E	T	A	O	I	O	V	E	R	E	T	
T	U	E	T	E	R	N	I	T	E	U	S	E	
I	N	T	E	N	D	E	S	T	R	A	I	S	
I	S	O	E	T	E	L	E	T	A	I	S		
O	T	E	S	T	H	E	L	I	T	I	C	A	I

GAGNANTE DE LA SEMAINE DERNIERE: Mile M. E. Jobin, 86, ave De Salaberry, Québec, P.Q.

## Où est Jos ?

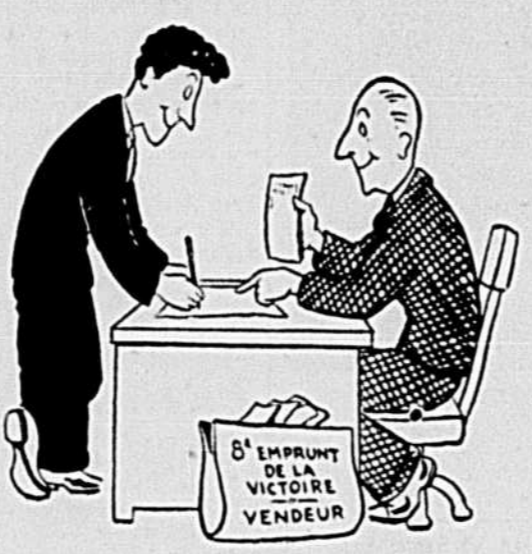


... Il s'inscrit... pour l'achat d'une Obligation SUPPLÉMENTAIRE!

Suivons tous l'exemple de Jos.

En achetant une obligation DE PLUS que la dernière fois, nous participerons à l'assaut final qui conduira nos gars à Berlin—et les ramènera ensuite au pays.

Cette fois-ci, il faut aller jusqu'au bout! A nous d'affecter chaque dollar possible aux durs combats qui se livrent actuellement. Aujourd'hui, la fortune de la guerre nous favorise; ne lui tournons pas le dos!



Contribuée par la BRASSERIE

**Dow**

MONTREAL

IL FAUT TOUT FAIRE POUR GAGNER LA GUERRE